CAREME 2019

Chemins

N° 44 FEVRIER 2019

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	Page 3
AU CŒUR DE CE MONDE	
Notre système fiscal est-il juste et équitable ?	Pages 4 & 5
Sommes-nous riches ou pauvres	Page 6
Des Europe et des hommes	Page 7
Règles pour s'ordonner dans la vie numérique	Pages 8 à 10
Ma vieillesse, une vocation	Pages 11 à 17
VIE D'ÉGLISE	
Discours du pape aux JMJ - Panama	Pages 18 à 22
Que serais-je sans toi ?	Pages 23 à 25
« Mon enfant, tu es toujours avec moi… »	Pages 26 à 28
Un grand signe de fraternité dans le ciel algérien	Pages 29 à 31
VIE DE L'INSTITUT :	
Profession perpétuelle d'Aimée Daissala	Page 32
Des nouvelles de Lyndiane	Pages 33 & 34
Faut-il avoir peur de vieillir ?	Pages 35 à 37
La vieillesse : au seuil d'un nouvel âge ?	Pages 38 à 41
Intervention au Puy pour la famille spirituelle le 21 oct.2018	Pages 42 à 47
Beauzac : Dévolution de tutelle	Pages 48 à 50
Avec les sœurs de Ste Clotilde	Pages 51 à 53
UN PEU DE FANTAISIE	Page 54
INFORMATIONS DIVERSES	Page 55
DÉTENTE	Pages 56 & 57
NOUS AVONS AIMÉ	Pages 58 à 61
DÉCÈS DANS L'INSTITUT	Pages 62 à 70

INSTITUT DES SOEURS DE ST JOSEPH
18 Av. Victor Tassini B.P. 409
07134 SAINT PERAY CEDEX
Courriel : secr.stjo@wanadoo.fr
Tél 04 75 81 87 10

Site : http://www.soeurs-st-joseph-institut.fr/

ÉDITORIAL

Au moment où ce bulletin est en construction, l'équipe de Chemins est dans la peine avec le décès de Simone Teissonnière. Membre actif de l'équipe, Simone s'investissait dans la collecte d'articles : cette collecte, un des nombreux éclats de vie relevés par ses proches lors de la célébration de ses obsèques. Nous lui dédions cet édito, avec quelques autres « éclats de vie » apportés ce jour-là. Laissons la parole à Monique qui a tant partagé avec elle :

« Ma chère Simone, je reviens vers toi avec quelques fleurs… J'ai fait choix du thym de ta garrigue ; là, dans ton « champ » et parmi une multitude de fleurs, j'en ai cueillies quelques-unes, ces fleurs que tu nommes « éclats de vie », je te les offre. Voici mon modeste bouquet : ta famille… l'association S.I.M.O.N.E. (Soutien Individuel Multi Options, Non à l'Echec)… l'équipe Bible… la Fedear (Equipes apostoliques de religieux)… la Cimade (accueil de migrants et de réfugiés)… le quartier… la paroisse… les amis… les soeurs… et enfin une dernière fleur, magnifique : le geste d'une de tes infirmières au prénom inconnu… Je te laisse donc ce bouquet qui pourrait grossir à l'infini, sans oublier le ruban qui le lie, ça te dit quelque chose, un lien… faire des liens dans notre vie religieuse. »

Un membre de l'équipe ACO d'Annonay soulignait deux qualités essentielles dont Simone était dotée : de l'amour et de l'humour, et ajoutait : « Je pensais, nous pensions, avoir Simone avec nous encore un peu avec ses forces d'humilité et de l'écoute… Elle est arrivée et repartie comme une étoile filante. Alors avec tristesse et amour, nous disons au revoir à Simone ».

Au fil de ce numéro, l'espérance guidera notre lecture. Au cœur d'un monde contrasté où cohabitent le temps de la fidélité et celui de la nouveauté, où se côtoient de grandes inégalités et une patiente recherche de justice, où se mêlent chemin de dévolution et marche en agrégation… Il y a celles qui arrivent, celles qui s'en vont… Toutes ces pépites de vie portent et raniment l'espérance reçue de la confiance en « notre Dieu qui fait toutes choses immenses »

Pour le prochain bulletin de Chemins, nous gardons l'espérance d'un numéro où fleuriront, nombreuses, des nouvelles de nos communautés.

Monique Chapus, Josette Goudard, Martine Goury, Alice Rouquette

Questionnement pour notre monde

Notre système fiscal est-il juste et équitable ?

Trois questions à Michel Bouvier, professeur de finances publiques et fiscalité à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

En termes de prélèvement socio-fiscal, comment peut-on situer la France par rapport à d'autres pays riches ?

En 2017, la France est le pays de l'OCDE où la pression socio-fiscale est la plus importante. Si l'on regarde la structure du prélèvement, c'est-à-dire la répartition des impôts, des taxes et des contributions sociales, on peut noter plusieurs choses. Certes, la France fait partie des pays où la part des cotisations sociales dans le total des prélèvements obligatoires est parmi la plus élevée, mais, grâce à eux, la couverture sociale est importante, les services publics fonctionnent correctement, les médicaments sont remboursés. Enfin, il faut s'intéresser à la répartition du poids de l'impôt entre les différentes catégories de contribuables. Il est souvent dit que l'impôt sur le revenu des personnes physiques est payé par à peine la moitié d'entre elles, ce qui est vrai si l'on ne tient pas compte de la CSG. Or, il ne faut pas oublier que la CSG est également un impôt sur le revenu et qu'il est payé par tous !

Notre système fiscal est-il juste et équitable ?

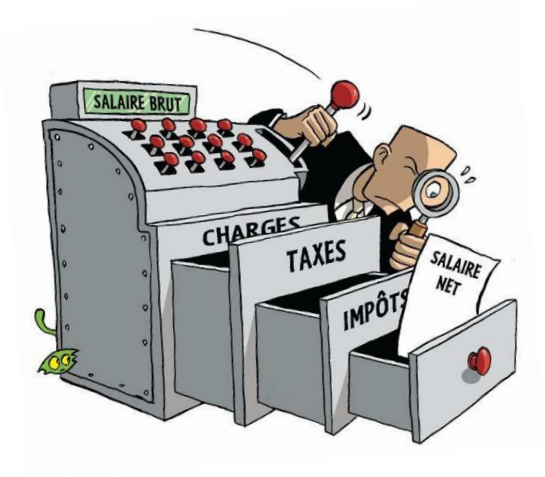
Il y a d'abord la justice fiscale distributive, où chacun paye l'impôt en fonction de ce qu'il tire de la société. Dans ce cas, l'impôt idéal est un impôt sur la dépense, comme la TVA. Et il y a ensuite la justice fiscale redistributive. Dans ce modèle, la fonction de l'impôt n'est pas seulement de financer les dépenses publiques, mais aussi de rétablir des équilibres financiers et économiques entre les citoyens. L'impôt idéal est alors un impôt sur le revenu à taux progressif. En France, la majorité des prélèvements obligatoires sont à taux proportionnel (cotisations sociales, CSG) et nous avons, de ce fait, une justice distributive en termes de prélèvements. En revanche, si l'on regarde les dépenses, nous sommes dans une justice redistributive. En cela, notre système est beaucoup plus juste que ceux de beaucoup d'autres pays. Nous avons en France des dispositifs qui participent à l'objectif de justice sociale, ce qui ne veut pas dire que tout est parfait et qu'il n'y a pas de souffrances, comme l'exprime le mouvement des gilets jaunes par exemple. Mais

la fraude fiscale, qui est l'une des plus importantes sources d'injustice, menace notre système. Elle représenterait 80 milliards d'euros par an ; certains parlent même de 100 milliards. Aujourd'hui, elle prend une ampleur inédite avec des entreprises comme les GAFA, dont les transactions - qui se font sur des plateformes numériques - échappent à l'impôt. C'est un considérable «manque à gagner» pour les Etats. Le nouveau modèle économique, qui combine mondialisation et numérique, met ainsi l'impôt en péril. La charge fiscale repose sur ceux qui n'ont pas la possibilité de s'évader fiscalement, c'est-à-dire sur les classes moyennes. Si le phénomène n'est pas jugulé, l'État, mais aussi les collectivités locales et la Sécurité sociale, qui sont financées par les prélèvements obligatoires, n'auront plus les moyens d'agir.

Selon vous, quel serait le point de notre système fiscal qu'il serait urgent de réformer ?

Si, comme le réclament certains aujourd'hui, il faut donner plus de pouvoirs aux collectivités locales, alors la fiscalité locale devrait être réformée en profondeur. Depuis quelques années, l'autonomie fiscale des collectivités locales est de plus en plus réduite. Un phénomène qui de fait limite leur autonomie générale. Les subventions représentent quasiment 50% de leurs revenus. Or, on n'est pas totalement libre lorsque l'on dépend de subventions. Si l'on part du principe que les collectivités locales sont l'une des réponses aux problèmes actuels, il faut leur donner des moyens dont elles puissent disposer le plus librement possible.

Propos recueillis par
Morgane PELLENNEC.



Que sont les prélèvements obligatoires et quoi servent-ils ?

En France, les prélèvements obligatoires comprennent principalement toutes les formes d'impôts, directs et indirects, et les cotisations sociales.
Remis à l'État, aux collectivités territoriales, aux organismes sociaux, ils couvrent les dépenses publiques. Ils représentent quasiment la moitié du revenu national.

Sommes-nous riches ou pauvres ?

Pour clarifier le débat, l'Observatoire des inégalités a établi des catégories de revenus après impôts et redistribution des prestations sociales, à partir des chiffres de 2016 de l'INSEE.

Sont considérés comme pauvres
une personne seule touchant moins de 781 € par mois
et un couple avec deux enfants touchant moins de 1999 €.

Le niveau de vie mensuel des catégories populaires est
de 1265 €, pour une personne seule,
3302 € pour un couple avec deux enfants.

Celui des classes moyennes rassemble ceux qui gagnent
entre 1265 et 2275 € (personne seule) et
entre 3 302 et 5 743 € (Famille avec deux enfants).

On devient riche à partir de 3125 € (personne seule)
et 7995 € (Famille avec deux enfants). P.T.

EXTRAIT DE LA VIE

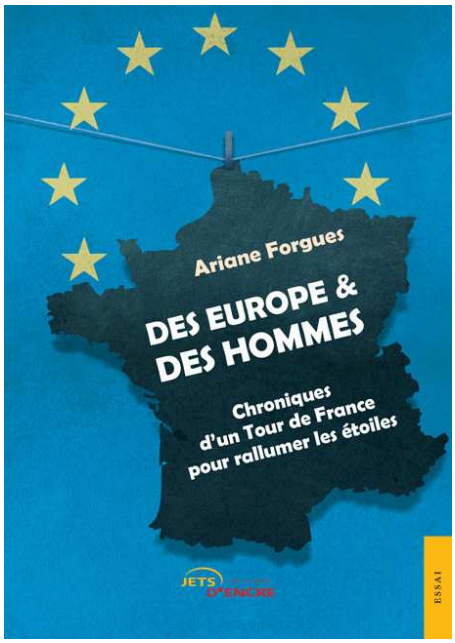
Une communauté a fait le test :
3 salaires : 833€ + 1345€ + 1580€ = 3758€

Si elle s'identifie à 3 personnes seules, le revenu moyen est de 1253€ et se situe dans la "catégorie populaire".

Si elle s'identifie à 1 couple avec 2 enfants, le revenu étant de 3758€, elle se situe dans la "classe moyenne".

À vos calculettes …

Des Europe et des hommes.
Chroniques d'un tour de France pour allumer les étoiles.



Je t'aime, moi non plus… Beaucoup de Français ont envie d'Europe mais considèrent qu'elle est aujourd'hui imparfaite. Comment pourrait-on l'améliorer ? Lassés d'attendre que d'autres répondent à cette question, deux jeunes Lillois se sont lancés sur les routes pour recueillir les idées des gens qu'ils croisaient.

Au programme de ce Tour de France citoyen :

172 jours de voyage et 302 villes visitées ;
Des étapes dans chaque département ;
Plus de 5 000 personnes interrogées ;
Plusieurs centaines d'idées réparties en 12 thèmes.

À mi-chemin entre récit de voyage rythmé par ses anecdotes et compilation des propositions recueillies, Ariane Forgues donne voix dans cet ouvrage aux citoyens des quatre coins du pays afin de raconter, d'une manière simple mais complète, la relation singulière des Français à une Europe trop souvent perçue comme abstraite.

Ariane Forgues est la présidente fondatrice de l'association Des Europe & Des Hommes.
Enfant de troisième culture, diplômée de Sciences Po Paris
et de la London School of Economics,
elle est aujourd'hui l'attachée parlementaire en France d'Alain Lamassoure,
député européen et ancien ministre.

Règles pour s'ordonner dans la vie numérique

Dans les Exercices Spirituels, Saint Ignace propose une série de règles pour aider à ordonner son rapport à la nourriture. Au XVI° siècle, pour ceux qui pouvaient en profiter, la nourriture était un des rares plaisirs quotidien, source de plaisir, d'amusement et de détente. Le repas était donc un moment particulier de la journée pouvant conduire à de fortes émotions, excès et désordres pouvant perturber l'équilibre de vie. L'idée est donc venue d'appliquer cette sagesse d'Ignace au monde numérique qui est devenu une nouvelle dimension de notre vie quotidienne, afin de s'aider à y trouver un équilibre juste et sain. *(Dani Villanueva, sj)*

[210] *La première règle :* ***pour le pain,*** *il convient moins de s'en abstenir, car ce n'est pas un aliment sur lequel, habituellement, l'appétit soit tellement désordonné, ou sur lequel la tentation se fasse pressante, comme pour les autres aliments.*

Utilisation comme moyen d'information : Internet possède un potentiel énorme comme outil facilitant la communication et l'accès à l'information. Savoir comment utiliser internet est aujourd'hui une compétence essentielle, et il n'y pas de raison de freiner ou limiter son utilisation rationnelle, en particulier dans tout ce qui touche la recherche d'informations, la lecture des nouvelles, les courriels et l'aide pour son travail.

[211] *La deuxième.* ***Pour ce qui est de la boisson,*** *l'abstinence parait plus opportune que pour ce qui est de manger du pain. C'est pourquoi il faut bien regarder ce qui est profitable, pour l'adopter, et ce qui est nuisible, pour le rejeter.*

Être attentif à la médiation numérique des relations (les relations au défi de la médiation numérique). Il y a bien d'autres usages du numérique pour tisser des relations ou se divertir, notamment les réseaux sociaux et autres substituts à des relations directes dans le monde physique. Ces outils et lieux demandent une plus grande attention. La médiation numérique dans le monde des relations requiert un discernement spécial pour distinguer l'utile et les avantages de ceux-ci, d'autres aspects qui peuvent être nuisibles. Nous ne devons pas être naïfs en ce qui concerne les risques d'abus et de possibles addictions.

[212] *La troisième.* ***Pour les aliments,*** *il faut pratiquer la plus grande et la plus complète abstinence, car, en ce domaine, l'appétit est plus prompt à se désordonner et la tentation plus prompte à chercher une occasion. Ainsi pour éviter tout désordre, on peut pratiquer l'abstinence sur les aliments de deux manières : l'une en s'habituant à manger des mets ordinaires, l'autre en n'en mangeant, s'ils sont raffinés, qu'en petite quantité.*

Critère du besoin et de l'usage. Il est important de comprendre ce dont chacun a besoin et où le superflu commence. A l'exception d'experts ou de certains champs professionnels particuliers, personne n'a besoin du dernier gadget et de la meilleure performance. Connaître ses besoins réels et le niveau d'utilisation permet de temporiser l'appel du marché qui entoure ces technologies.

[213] La quatrième. **Tout en prenant garde de ne pas tomber malade, plus on retranchera** sur ce qui convient, et plus vite on parviendra au juste milieu qu'il faut garder dans la nourriture et la boisson ; cela pour deux raisons. La première : s'aidant et se disposant ainsi, on sentira souvent davantage les connaissances intérieures, les consolations et les inspirations divines qui nous montrent le juste milieu qui nous convient. La seconde : si l'on voit que, dans cette abstinence, on n'a pas beaucoup de forces physiques ni de capacités pour les exercices spirituels, on en viendra facilement à juger ce qui convient davantage pour les besoins du corps.

Retrancher quand c'est possible. Le monde numérique tend à occuper de plus en plus de temps dans nos vies. Comme outils, il peut être très profitable de les utiliser seulement quand c'est nécessaire. Il est bon de ne pas toujours laisser son ordinateur ou son téléphone ou sa tablette allumée, de ne pas les avoir à portée de main quand on se repose. Il n'est pas bon d'associer continuellement le temps libre avec l'usage du numérique, qui est chronophage et peut tendre à nous écarter d'autres occupations plus utiles comme le sport, la musique, la lecture ou passer du temps avec d'autres. Trop de temps en ligne peut empêcher la croissance de notre capacité à se concentrer et contempler, fragmentant notre personne et fragilisant ainsi notre mission.

[214] *La cinquième.* ***Pendant que l'on mange,*** *considérer, comme si on le voyait,* ***le Christ*** *notre Seigneur manger avec ses apôtres, comment il boit, comment il regarde, comment il parle ; et chercher à l'imiter. De sorte que la partie principale de l'intelligence soit occupée à considérer notre Seigneur et la partie inférieure la nourriture du corps ; ainsi, en effet, on en retire un accord et un ordre plus grands dans la manière dont on doit se comporter et se conduire.*

Soyez authentique. Il est important de ne pas réduire l'utilisation du numérique à une compartiment hermétique, totalement séparé du reste de nos vies. La tentation de l'anonymat s'oppose à la transparence. Cacher qui on est ou jouer avec de faux profils n'aide pas. Utiliser ces médias pour des raisons pastorales et pour des sujets spirituels aidera à intégrer la dimension religieuse dans le monde numérique. C'est en effet un lieu où nous sommes appelés à être pleinement nous-même, comme Jésus le fut sur les routes de Palestine en son temps.

[215] *La sixième. Une autre fois, pendant que l'on mange, on peut prendre une autre considération, sur* ***la vie des saints, ou sur quelque pieuse contemplation, ou quelque affaire spirituelle*** *qu'on doit traiter. En effet, en portant l'attention sur une telle chose, on prendra moins de plaisir et de satisfaction sensible aux aliments du corps.*

> **Se créer son propre espace hors ligne.** Respectez votre temps et donnez vous du temps d'intériorité, en dehors d'Internet, pour du silence spirituel et digital. Ayez des moments avec un rythme humain. Créez des lieux sans ordinateurs, ou autres équipements et bloquez les interruptions : configurez au mieux vos alarmes, coupez le son ou les messages. Soyez sûr d'avoir ces espaces où vous pouvez vous retrouver, où vous pouvez être l'acteur majeur de la relation avec Dieu, sans médiation ou interférence.

[216] *La septième. Par-dessus tout, que l'on prenne garde à ce que l'esprit ne soit pas totalement appliqué à ce que l'on mange, ni qu'en mangeant on se hâte, entraîné par l'appétit ; mais* ***qu'on soit maître de soi*** *aussi bien dans la manière de manger que dans la quantité que l'on mange.*

> **Être aux commandes.** Résistez au surf sans but sur le web, sans savoir clairement où vous allez et pourquoi. Faites en sorte qu'internet ne devienne pas le maître de votre temps et de votre journée. Sur le web ou dans vos courriels, il est important d'avoir un objectif et de le suivre. Il est aidant de se lancer sur des projets ou nouvelles idées qu'on peut poursuivre plus tard. Choisissez vous-même d'accéder aux outils numériques (Mails, réseaux sociaux…) et ne les laissez pas vous interrompre à tous moments, ceci ayant pour effet de briser votre concentration et vous distraire. Utiliser des 'marque-pages' ou 'à lire plus tard' est une aide réelle pour éviter les digressions sans fin et les ramifications infinies, typiques de l'information en réseau.

[217] *La huitième. Pour écarter le désordre, il est très profitable, après le repas de midi ou après celui du soir, ou bien à une autre heure où l'on ne sent pas d'appétit pour manger, de* ***se fixer la quantité*** *qu'il convient de manger au prochain repas de midi ou du soir ; et ainsi de suite chaque jour. Cette quantité, qu'on ne la dépasse pas, quel que soit l'appétit ou la tentation ; bien plutôt pour vaincre davantage tout appétit désordonné et toute tentation de l'ennemi, si l'on est tenté de manger plus, que l'on mange moins.*

Planifiez. Pour éviter la distraction, il est bon de planifier la manière dont on use des médias numériques. Par exemple, à la fin de la journée, on peut poser le plan pour la journée future, à un moment où il n'est pas si urgent de se connecter. Il est bon de se donner des buts, en fonction du temps et du type d'usage. Porter une attention particulière sur le temps de sommeil et la fin du jour, quand ces technologies tendent à prendre de l'espace et du temps qu'il serait important de garder pour le repos et la réflexion.

Notre Dame du Web

Au temps de la vieillesse et des cheveux blancs :
goûter la joie d'une fidélité

Ma vieillesse, une vocation

Cette expression de Jean Debruynne († 2006) est paradoxale, car, avant d'être une vocation, la vieillesse est une réalité qui s'impose à nous de manière plus ou moins brutale. « J'étais jeune, et puis j'ai vieilli » : cette affirmation laconique du Psaume (37, 25) dit bien la surprise qui peut être la nôtre quand nous prenons conscience que nous sommes entrés dans la vieillesse – et cela peut se produire à des âges bien différents. Nous n'avons pas choisi la manière dont la vieillesse se présente à nous, mais elle peut devenir une vocation si nous répondons aux appels dont elle est porteuse.

1 – Le temps de la vérité

On a pu écrire que « le grand âge, avec ses déficits, est l'âge de la vérité. C'est sa grandeur, c'est aussi ce qui le rend terrifiant. Décliner, c'est devoir mesurer le poids des apparences »[1]. Le jeu social perd de son artifice : le statut social n'est plus là pour valoriser la personne[2]. Bien plus, chacun est renvoyé à lui-même de manière plus radicale que jamais parce qu'il est confronté à sa mortalité sans pouvoir s'en distraire autant qu'auparavant. Le risque est de se laisser 'hypnotiser' par la perspective de la mort ; mais alors, l'histoire s'arrête : « prévoir trop vite sa fin brutalise le présent » (M. Légaut).

C'est aussi l'âge de la vérité parce qu'à cette étape de la vie se révèle ce que chacun a de meilleur et de pire : au fur et à mesure qu'on prend de l'âge, qualités et défauts, habitudes et manies se renforcent (c'est en ce sens que quelqu'un a pu écrire que la vieillesse est « un temps de révélation »). Chacun manifeste alors sa vérité humaine dans sa grandeur mais aussi dans ses petitesses.

Plus globalement, le poids des ans est venu tempérer nos ardeurs. Comme le dit un personnage de roman : « Laisser notre marque sur le monde. Au lieu de cela, c'est le monde qui nous a laissé ses marques. Nous avons avancé en âge. La vie s'est chargée de nous assagir »[3].

Enfin, c'est l'âge de la vérité parce que l'on est arrivé au moment du grand bilan, du bilan définitif. Il y a plein de choses qu'on ne peut plus rattraper (et on le regrette). On se trouve donc devant sa vie telle qu'on l'a vécue. Et puis, il peut arriver que l'on soit pris de doute : et si tout ce à quoi j'ai cru, tout ce à quoi j'ai consacré ma vie, c'était de l'illusion ? On peut se trouver dans la nuit de la foi (Mère Térésa l'a vécu pendant des années). Il faut également évoquer les échecs que l'on n'a pas digérés et les blessures de la vie qui ne se sont pas cicatrisées et qui deviennent plus douloureuses avec le temps qui passe : les souffrances qu'elles occasionnent peuvent entraîner le repli sur soi, le ressentiment et l'aigreur. Il peut arriver aussi que l'on connaisse la révolte quand on en vient à renier ce qu'on a fait (surtout si on a exercé des responsabilités importantes). Inversement, on n'est pas très heureux quand on voit ceux qui nous ont remplacés dans les responsabilités ignorer des réalisations qui nous sont chères ou même faire le contraire de ce que nous avions initié.

Alors, on comprend pourquoi l'un des enjeux de cette période de la vie est de savoir si nous éprouverons un sentiment

d'intégrité, de plénitude ou si nous tomberons dans le désespoir, comme le suggérait le psychanalyste Erik Erikson. On comprend aussi que la Bible, qui sait regarder les choses en face, parle de la vieillesse comme des « jours mauvais », comme des années dont on dit : « je ne les aime pas » dans un passage saisissant de Qohélet (12, 1-8).

« Souviens-toi de ton Créateur, aux jours de ta jeunesse, avant que viennent les jours mauvais, et qu'approchent les années dont tu diras :« Je ne les aime pas » ; avant que s'obscurcissent le soleil et la lumière, la lune et les étoiles, et que les nuages reviennent encore après la pluie ; au jour où tremblent les gardiens de la maison, où se courbent les hommes vigoureux ; où les femmes, l'une après cessent de moudre, où le jour baisse aux fenêtres ; quand la porte est fermée sur la rue, quand s'éteint la voix de la meule, quand s'arrête le chant de l'oiseau, et quand se taisent les chansons ; lorsqu'on redoute la montée et qu'on a des frayeurs en chemin ; lorsque l'amandier s'épanouit, que la sauterelle s'alourdit, et que le câprier laisse échapper son fruit ; lorsque l'homme s'en va vers sa maison d'éternité, et que les pleureurs sont déjà au coin de la rue ; avant que le fil d'argent se détache, que la lampe d'or se brise, que la cruche se casse à la fontaine, que la poulie se fende sur le puits ; et que la poussière retourne à la terre comme elle en vint, et le souffle à Dieu qui l'a donné. Vanité des vanités, disait l'Ecclésiaste, tout est vanité ! »

Tout cela ne doit pas nous faire oublier que la vieillesse a aussi son versant positif.

2 – Proposition de quelques attitudes spirituelles

Après ces constats peut-être un peu amers, je vous propose quelques attitudes spirituelles qui peuvent dynamiser notre vie de croyants. Peut-être certaines d'entre elles vous parleront davantage que d'autres : à chacun de voir ce qui peut éclairer son chemin. Pour les formuler, je m'appuierai sur des expressions bibliques qui peuvent vous inspirer.

a) apprends-nous à compter nos jours pour que nous acquérions un cœur ouvert à la sagesse (Ps 90, 12)

J'aimerais commencer avec cette phrase que j'ai découverte au moment où j'abordais aux rivages de la maturité. Que nous dit-elle ? Elle ne nous invite certainement pas à calculer le nombre de jours qu'il nous reste à vivre (comment le ferions-nous ?), ni même à compter les jours que nous avons déjà vécus. Si nous demandons à Dieu de nous apprendre à compter nos jours, c'est qu'il ne s'agit pas d'une question d'arithmétique ! La traduction liturgique parle de « la vraie mesure de nos jours ». Ce texte nous dit que la sagesse en question est liée à l'ouverture du cœur.

Peut-être cette sagesse consiste-t-elle à ouvrir notre cœur à tout ce que nous avons reçu de la vie et que nous pouvons mesurer avec le recul du temps. Compter nos jours, c'est apprécier la valeur de ce que nous avons vécu. A l'âge où nous sommes parvenus, nous nous disons parfois : « Il m'a fallu tout ce temps pour saisir le prix de la vie ». Nous avons connu notre lot de bonheur et de souffrance, parfois de drames lourds à porter. Nous avons connu les diverses saisons de la vie : son printemps fougueux, son été flamboyant, son automne porteur de fruits ; voici l'hiver qui approche et prépare de nouvelles métamorphoses.

Ainsi, apprendre à compter ses jours, c'est prendre conscience de la manière dont la vie nous a façonnés. Apprendre à compter ses jours, c'est découvrir peu à peu qui nous sommes : nous ne le savons qu'après coup, en voyant comment nous avons affronté certaines situations, en nous rappe-

lant les personnes qui nous ont marqués, en nous redisant ce qui a orienté notre vie et qui continue à lui donner sens, en regardant le chemin que nous avons parcouru. Si nous prenons conscience de cela, nous acquérons la sagesse dont parle le psaume.

b) tu me verras de dos (Ex 33, 23)

Un jour, Moïse demande à Dieu la faveur de le voir face à face. Vous connaissez la réponse : « on ne peut pas me voir face à face et continuer à vivre » ; ce serait une telle expérience qu'elle dépasserait toutes nos possibilités. Mais, ajoute Dieu, il est possible de me voir autrement : « quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. Puis j'écarterai ma main et tu me verras de dos ».

Qu'est-ce que voir Dieu de dos ? C'est le voir 'une fois qu'il est passé', c'est-à-dire après coup. Autrement dit, c'est en revenant sur notre expérience que nous pouvons dire, comme Jacob : « Dieu est là et je ne le savais pas » (Gn 28, 16). D'où la remarque du cardinal Newman : « la présence de Dieu, nous ne la discernons pas au moment où elle s'exerce sur nous, mais plus tard, lorsque nous reportons nos regards en arrière »[4]. Sur le moment, nous risquons de nous faire illusion, parce que nous nous fions à nos sentiments immédiats ; avec le recul, nous pouvons voir les traces ou les empreintes que Dieu a laissées dans notre vie, c'est-à-dire les fruits que sa rencontre y a produits.

Une autre manière de dire cela : « on vit en avant, on comprend en arrière.» Kierkegaard.

Cette phrase biblique ne s'applique pas seulement au temps de la vieillesse, mais elle peut sans doute y prendre une résonance particulière. En effet, quand on est entré dans cet âge de la vie, après avoir engrangé toute une expérience, le moment est venu où, se retournant vers ce que l'on a vécu, on peut récapituler son passé d'un seul regard. Alors, les vraies perspectives se dessinent : alors que l'on avait peut-être l'impression d'avoir eu une vie éclatée, on en perçoit mieux le fil directeur.

Avec le recul, on voit mieux la portée des événements qui ont jalonné l'existence : certains qui paraissaient décisifs ont eu finalement une influence éphémère ; d'autres qui semblaient catastrophiques se sont révélés bénéfiques. Plus généralement, quand on fait un retour en arrière sur sa vie, on peut y trier « la paille et le grain », on voit mieux ce qui a été futile et ce qui demeure (quand on relit son histoire, on insiste sur certains épisodes, on saute des périodes entières ; cf. « deux ans après » dans un roman) : comme dans la Bible, il y a dans nos histoires des moments purement chronologiques (où le temps s'écoule sans que rien ne nous marque particulièrement) et des moments qui se sont avérés décisifs (la Bible parle alors du « temps favorable » ou du kairos) ; ce sont des temps de grâce. Enfin, quand on contemple sa vie écoulée, on découvre que celle-ci est porteuse de sens, qu'elle a une direction.

Quant à la cohérence de notre vie, envisagée d'un point de vue spirituel, elle ne tient pas d'abord aux projets que nous avons pu échafauder, mais à notre réponse aux appels reçus – et ceux-ci ont pu nous bousculer. L'abbé Pierre a dit un jour : « je n'avais pas programmé ce que j'ai fait ».

J'aime citer aussi cette réflexion du Fondateur de ma congrégation, qui évoque explicitement un changement de vocation, de direction de sa vie : « comme je ne sentais plus d'attrait pour la vocation de chanoine, il paraît qu'elle m'a quitté avant que je ne quitte cet état. Cet état n'est plus pour moi, et quoique je n'y sois entré que par la bonne porte, il me semble que Dieu me

l'ouvre aujourd'hui pour en sortir. La même voix qui m'y a appelé semble m'appeler ailleurs. Je porte cette réponse dans le fond de ma conscience ». La fidélité religieuse n'est pas d'abord fidélité à soi-même (« la raide constance à soi » dirait Ricœur), mais elle consiste en la disponibilité à faire la volonté de Dieu (« me voici ! ») ; elle peut nous conduire sur des chemins inattendus et prend sens après coup, mais cela peut prendre du temps.

c) merveille que je suis (Ps 139, 14)

Le psaume 139 est un long dialogue avec Dieu qui connaît intimement son fidèle. Au cours de sa prière, le psalmiste rend grâce à Dieu pour ce qu'il est depuis les tout premiers instants de son existence. Je trouve cette exclamation du psalmiste – « merveille que je suis » – très appropriée à une spiritualité de la vieillesse.

Ce psaume évoque la connaissance intime que Dieu a de son fidèle. Il faut bien comprendre de quoi il s'agit. D'abord, il faut se rappeler que « connaître » en hébreu renvoie à une connaissance chargée d'amour et non à un regard inquisiteur. Si Dieu « enserre » son fidèle, c'est dans une étreinte d'amour et non pas pour l'emprisonner ; si rien de nous n'échappe à Dieu, c'est que rien de nous ne lui est indifférent. Si Dieu me connaît aussi intimement, c'est qu'il est « la source de ma vie en ce qu'elle a de plus obscur » (Arminjon) : il a « formé mes reins » (v. 13), siège selon la Bible de mes passions inconscientes et de mes pensées les plus cachées. Et puis, je suis son ouvrage délicat puisque j'ai été « tissé » (v. 13) et « brodé » (v. 15) de ses mains. Ce qui émerveille le fidèle, c'est donc que ce qu'il a de plus précieux, de plus intime, est un cadeau de Dieu : « c'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère ; je te rends grâce pour tant de prodiges : merveille que je suis, merveille que tes œuvres » (v. 13-14) : voilà la clé du psaume. Chacun est l'œuvre de Dieu : en amont de l'amour de ses parents qui lui ont donné la vie, son existence est enveloppée par l'amour de Dieu que nous appelons « notre Père ». Si Dieu est notre Père, c'est que « nous avons été voulus, pensés, aimés et appelés à la vie par lui, quelle que soit notre destinée terrestre » (E. Bianchi). Ceci est décisif pour comprendre l'itinéraire de notre vie.

De plus, en s'exclamant : « merveille que je suis ! », le psalmiste reprend l'exclamation de Dieu au moment de la création de l'homme et de la femme : « Dieu vit que cela était très bon ! » ou le Ps 8 qui exalte la grandeur de l'homme « à peine moindre qu'un dieu » et « couronné de gloire et de beauté ». Malgré les apparences, cette exclamation ne nous centre pas sur nous-mêmes, elle n'est pas de l'orgueil, mais elle nous rappelle ce que Dieu fait en nous ; il ne s'agit pas de nous glorifier de nos qualités, mais d'accueillir avec gratitude ce que nous sommes personnellement comme étant un don de Dieu : « je n'y suis pour rien, je tiens tout de toi ».

Après nous être plongés dans le regard bienveillant de Dieu sur nous, nous pouvons entrer dans un mouvement d'action de grâce, nous pouvons lui présenter ce qu'un auteur appelle joliment « notre corbeille de fruits »[5] ; autrement dit, nous pouvons nous émerveiller de ce qu'il nous a été donné de vivre. Il est bon de prendre du temps pour en faire mémoire : les personnes qui nous ont marqués et qui continuent à compter pour nous, même si elles sont décédées ; ce que nous avons accompli de bien dans notre vie ; ce que nous sommes devenus dans notre chemin d'humanité et notre histoire spirituelle.

Mais cette « corbeille de fruits » que nous présentons au Seigneur, si elle recueille déjà la récolte de toutes les saisons de notre vie, n'est pas encore pleine parce

que nous n'avons pas cessé de porter du fruit quand nous entrons dans la vieillesse ou même la grande vieillesse. « Dans la vieillesse encore ils portent fruit, ils restent frais et florissants » dit le Ps 92, 15 (« ce n'est pas parce que je suis un vieux pommier que je donne de vieilles pommes » – Félix Leclerc). Nous avons peut-être plus de mal à voir ces fruits d'arrière-saison, mais ils n'en sont pas moins là, même s'ils sont différents de ceux que nous produisions dans notre vie active : cf. « témoin fidèle », après enfant, disciple, intendant (Whitehead).

d) quand tu seras devenu vieux, un autre te nouera ta ceinture (Jn 21, 18)

Vous connaissez cette phrase que Jésus a adressée à Pierre lors de leur rencontre au bord du lac après sa résurrection : « Quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller ». Dans la bouche de Jésus, elle annonçait le martyre de Pierre. Mais il n'est pas interdit de lui trouver d'autres harmoniques. En effet, quand il s'adresse à Pierre, Jésus oppose deux étapes de sa vie, la jeunesse et la vieillesse. Quand tu étais jeune, dit Jésus, « tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais » ; autrement dit, tu étais autonome dans tes mouvements. Mais « quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller » ; autrement dit, tu ne seras plus autonome, tu dépendras de quelqu'un d'autre. On peut donc comprendre cette phrase comme annonçant la dépendance de la vieillesse ou de la maladie.

C'est en tout cas ainsi que l'a comprise un Frère en apprenant qu'il était atteint d'une maladie orpheline invalidante : il a écrit à son Provincial que la phrase de Jésus prenait un nouveau sens pour lui devant la perspective de ce qui l'attendait. C'est dans cet esprit que je voudrais vous parler des diminutions qu'entraîne la vieillesse. Il est évident que la dépendance n'est pas le lot de tous. Mais il est indéniable que la vieillesse entraîne des diminutions. Vous le savez aussi bien que moi : à mesure qu'on prend de l'âge, on est obligé de faire plus attention à son corps qui se rappelle à notre bon souvenir de manière de plus en plus insistante..

Cela nous ramène à des choses élémentaires, auxquelles on ne prête pas attention quand on est en forme. Comme l'a écrit Maurice Bellet à un moment où il traversait l'épreuve de la maladie, il y a des choses absolument nécessaires à l'homme (il meurt si elles manquent ou tardent un peu) ; c'est « respirer, boire, manger, pisser, aller à la selle, dormir ». Il ajoutait : « le plus grand homme, le plus grand prophète, le plus grand philosophe, l'homme d'État, l'homme de science éminent, tous sont tenus à ces nécessités ». Et il raconte qu'il s'est trouvé dans la même chambre d'hôpital qu'un algérien opéré de la prostate. De quoi ont-ils parlé ? De ce que je viens d'évoquer. Il ajoute : « voilà nos sujets de conversation : peu élevés. J'ai été le prochain de cet homme et il a été mon prochain. Beaucoup plus que d'autres avec qui nous parlions mystique ou philosophie »[6].

Revenons à la parole de Jésus à Pierre : « quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui nouera ta ceinture ». Un auteur fait remarquer qu'on oublie souvent les mots « tu étendras les mains » quand on cite ce passage de mémoire. Mais, ajoute-t-il, « ce sont eux pourtant qui manifestent le consentement de Pierre à être conduit par un autre ». Un consentement qu'évoquait Jean XXIII dans sa vieillesse en faisant allusion à ce passage évangélique : « Ô Jésus, me voici prêt à étendre les mains déjà tremblantes et dé-

biles, et à permettre qu'un autre m'aide à me vêtir et à me soutenir sur la route ».
À quoi s'agit-il de consentir ? Pour l'essentiel aux divers dépouillements qu'entraîne le processus du vieillissement. Sœur Emmanuelle (qui savait être coquette et qui était un peu cabotine) a dit cela à sa manière inimitable dans le numéro spécial de Panorama consacré à la vieillesse : « je suis comme un poussin sans plume. Avant, j'avais des plumes, je voulais avoir plein de plumes, il m'arrivait même de me gonfler le plumage. Cela m'allait plutôt bien d'être Sœur Emmanuelle. La notoriété, le succès. Ah ! La belle affaire ! Aujourd'hui, je suis déplumée, dénudée. C'est merveilleux !
Il m'a fallu une vie entière pour découvrir une vérité : Dieu nous aime à la mesure de notre pauvreté». Dans un autre style : « plus on avance, plus on laisse tomber de choses. Il y a beaucoup de choses accessoires, superficielles, qui tombent d'elles-mêmes. Alors qu'y a-t-il d'important qui subsiste ? En quoi la vie qui décape retient -elle l'essentiel, ce sur quoi elle s'appuie... Vieillir consiste à purifier »[7].
Ce dépouillement ne se fait pas en un jour ; il se fait au fur et à mesure qu'arrivent les diminutions. On peut dire que l'arrivée des diminutions, « c'est le temps des purifications, l'occasion de jeter par-dessus bord tout un ballast superflu pour mieux se concentrer sur l'essentiel ». C'est bien sûr une attitude intérieure (« si tu vieillis bien, tu t'allèges intérieurement » disait une vieille québécoise), mais elle peut se traduire par des gestes significatifs : quand j'ai rencontré les Frères Directeurs des Maisons de retraite, j'ai été très touché par ce qu'ils ont raconté, quand ils ont évoqué les Frères qui venaient un jour leur remettre des choses auxquelles ils tenaient mais dont ils pensaient que le moment était venu de s'en débarrasser ; ils jetaient du ballast (mais nous pouvons aussi connaître cela dans nos familles). Un père eudiste qui a connu la maladie de Charcot parlait du « courage de l'abandon », en précisant : ce n'est pas un geste qu'on fait dans le vide puisqu'il s'agit de se remettre en toute confiance entre les mains de Dieu. Mais il ajoutait que « ce courage reste un pauvre et fragile courage », alors qu'« un autre nous mène où l'on ne voulait pas aller ».

e) mes yeux ont vu ton salut (Lc 2, 30)

Pourquoi avoir retenu cette phrase pour notre réflexion ? Parce qu'elle exprime un aspect tout à fait intéressant d'une spiritualité de la vieillesse. En effet, l'évangile selon Luc dit de Syméon : « cet homme était juste et pieux, il attendait la consolation d'Israël et l'Esprit Saint était sur lui » (Lc 2, 25). Il n'est pas dit que Syméon est âgé, mais la tradition l'a toujours vu ainsi. Par ailleurs, son nom signifie 'celui qui écoute', ce qui est une manière d'évoquer son attitude spirituelle. Syméon, c'est celui qui est à l'écoute, qui guette les signes du salut qui vient. Alors, on pourrait dire que Syméon est la figure de l'attitude spirituelle des personnes âgées : « les vieillards ne sont-ils pas, pour toute la race des hommes, ces grands témoins d'une attente dont ils savent qu'elle ne sera pas vaine ? Tel Syméon au Temple de Jérusalem, la personne âgée écoute ; elle tend l'oreille pour entendre les pas de Celui qui, bientôt, viendra trouer nos obscurités de sa lueur d'aube »[8]. Les personnes âgées nous rappellent que nous sommes tous dans l'attente du salut qui vient (la leur est plus radicale). On se rappelle que la prière des premiers chrétiens était un appel pressant : « O viens Seigneur Jésus » (Ap 22, 20) – c'est le 'Maranatha', un appel qui avait sa réponse dans l'affirmation répétée du ressuscité : « Oui, je viens bientôt ». Saint Pierre, qui évoque cette attente dans sa seconde lettre (2 P 3) précise que celle-ci ne doit pas se vivre dans l'inquiétude, même si elle demande que

l'on se prépare à la rencontre : « dans cette attente, faites effort pour que Dieu vous trouve dans la paix, nets et irréprochables » (v. 14). En effet, comme l'écrit Paul, nous serons alors « face à face » avec Dieu et « je connaîtrai comme je suis connu » (1 Co 13, 12). Mais rappelons-nous que « devant lui nous apaiserons notre cœur, car, si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur et il discerne tout » (1 Jn 3, 19-20). Ainsi, il ne faut pas nous enfermer dans le passé ; sinon, nous risquerions de ressembler à la femme de Loth, figée par la fascination de l'ancien, qui s'est trouvée pétrifiée en se retournant vers Sodome (c'est-à-dire vers son passé). A tout âge, y compris dans le vieil âge, nous devons être tendus vers l'avenir, portés par l'espérance. Alors, nous pourrons accueillir celui qui vient vers nous et vers lequel nous allons, comme le vieillard Syméon. Dans notre foi, nous avons « la certitude d'être attendus par celui qui est la source éternellement jaillissante de la vie »[9]. Voilà une des attitudes spirituelles les plus fortes de la vieillesse.

Par ailleurs, Syméon est l'un des personnages où l'on voit ce qu'est une vie accomplie selon la Bible. En effet, selon l'Écriture, « l'idéal, c'est de permettre à la personne âgée de mourir “rassasiée de jours”, avec le sentiment d'avoir été “totalement vivante jusqu'au bout” ».

f) au vainqueur, je donnerai un nom nouveau (Ap 2, 17)

Finalement, chacun va à la découverte de son « nom nouveau », celui dont parle l'Apocalypse et qui est gravé sur un caillou blanc (2, 17). Autrement dit, c'est seulement lors du dernier passage que notre figure spirituelle sera pleinement dévoilée (cf. P. Emmanuel). Alors, nous pourrons nous écrier : « savoir, savoir enfin ce pour quoi je suis né, et pour quoi, du sein de ton éternité, je fus par toi, jeté sur notre terre, appelé par mon nom »[10] (R. de Tryon-Montalembert). Voilà vers quoi nous allons et à quoi le temps de la vieillesse nous prépare.

Longtemps je chercherai qui je suis avant d'arriver à l'heure
où Dieu m'attend pour me le dire au tout dernier moment,
le tout dernier qui me donnera la réponse.

Julien Green

---

1 Dr Jean Maisondieu, " Le grand âge, un âge mortel ", dans *Approches*, juillet 1997.

2 Un jeune prêtre tout heureux de rencontrer un confrère qu'il avait connu alors que celui-ci exerçait de grandes responsabilités, mais qui avait pris de l'âge depuis, lui dit : " Ah, Père ! Je vous ai connu quand vous étiez quelqu'un ! ".

3 Wallace Stegner, *En lieu sûr*, Gallmeister, 2017, p. 24.

4 John Henry Newman, *12 sermons sur le Christ*, Livre de vie, 1995, p. 198

5 François Bécheau, " La corbeille de fruits ", dans *Christus* n° 196.

6 Voir Maurice Bellet, *L'épreuve*, DDB, 1988, p. 26-27, 40-41.

7 A. Rouet, *J'aimerais vous dire*, Entretiens avec Dennis Gira, Bayard, 2009, p. 8-9.

8 Renée de Tryon-Montalembert, *L'automne est mon printemps*, Fayard, 1989, p. 94.

9 A. Motte, "Rajeunir au troisième âge", dans *La vie spirituelle*, janvier-février 1980, p. 80.

10 Renée de Tryon-Montalembert, *op. cit*. p. 41.

Robert Comte, FEC

Conférence donnée à Chambles, diocèse de Saint Etienne, le 24 nov. 2018

VIE D'ÉGLISE

Discours du pape aux JMJ - Panama

Veillée : 26 janvier 2019

Chers jeunes, bonsoir !

Nous avons regardé ce beau spectacle sur l'Arbre de Vie qui nous montre comment la vie que Jésus nous offre est une histoire d'amour, une histoire de vie qui veut se mêler à la nôtre et plonger ses racines dans la terre de chacun. Cette vie n'est pas un salut suspendu "dans les nuages" attendant d'être déversé, ni une "application" nouvelle à découvrir, ni un exercice mental fruit de techniques de dépassement de soi. Elle n'est pas non plus un "tutoriel" avec lequel on apprendrait la dernière nouveauté. Le salut que le Seigneur nous offre est une invitation à faire partie d'une histoire d'amour qui se tisse avec nos histoires ; qui vit et veut naître parmi nous pour que nous donnions du fruit là où nous sommes, comme nous sommes et avec qui nous sommes. C'est là que le Seigneur vient planter et se planter ; il est le premier à dire "oui" à notre vie, à notre histoire, et il veut que nous aussi disions "oui" avec lui.

Il a de cette manière surpris Marie et il l'a invitée à faire partie de cette histoire d'amour. Bien sûr, la jeune de Nazareth ne sortait pas sur les "réseaux sociaux" de l'époque, elle n'était pas une "influencer", mais sans le demander ni le rechercher, elle est devenue la femme qui a la plus influencé l'histoire.

Marie, l'"influencer" de Dieu. En peu de mots elle a osé dire "oui" et faire confiance à l'amour et aux promesses de Dieu, seule force capable de rendre toutes choses nouvelles.

La force du "oui" de cette jeune attire toujours l'attention, son "qu'il en soit ainsi" dit à l'ange. Ce fut une chose différente d'une acceptation passive ou résignée, d'un "oui" voulant dire : on verra bien ce qui va se pas-

ser. Ce fut quelque chose de plus, quelque chose de différent. Ce fut le "oui" de celle qui veut s'engager et risquer, de celle qui veut tout parier, sans autre sécurité que la certitude de savoir qu'elle était porteuse d'une promesse. Elle aura, sans doute, une mission difficile, mais les difficultés n'étaient pas une raison pour dire "non". Elle aura des difficultés, certainement, mais ce ne seront pas les mêmes difficultés qui apparaissent quand la lâcheté nous paralyse du fait que tout n'est pas clair ni assuré par avance. Le "oui" et les envies de servir ont été plus forts que les doutes et les difficultés.

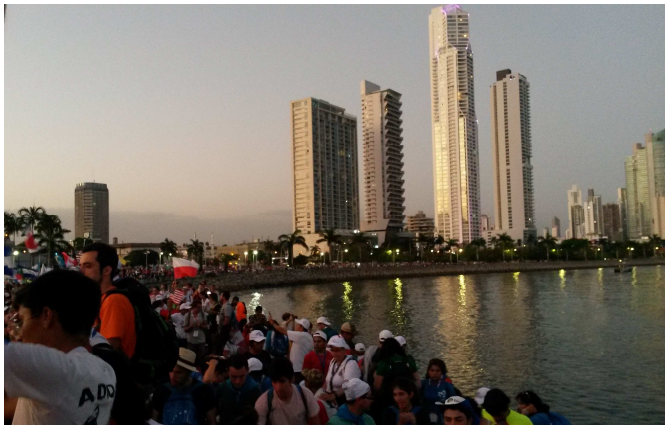
Ce soir aussi, nous écoutons comment le "oui" de Marie fait écho et se multiplie de génération en génération. Beaucoup de jeunes, à l'exemple de Marie, risquent et parient guidés par une promesse. Merci Erika et Rogelio pour le témoignage que vous nous avez offert. Vous avez partagé vos craintes, vos difficultés et le risque vécu à la naissance de votre fille Inès. Vous avez dit à un moment : « A nous parents, en diverses circonstances, il en coûte d'accepter l'arrivée d'un bébé qui a une maladie ou un handicap », cela est certain et compréhensible. Mais le plus surprenant est lorsque vous avez ajouté : « A la naissance de notre fille, nous avons décidé de l'aimer de tout notre cœur ». Avant son arrivée, face à toutes les annonces et les difficultés qui apparaissaient, vous avez pris une décision et avez dit comme Marie : « Qu'il en soit ainsi », vous avez décidé de l'aimer. Devant la vie de votre fille fragile, sans défense et dans le besoin, la réponse a été un "oui" et là nous avons Inès. Vous avez cru que le monde n'est pas seulement pour les forts ! Dire "oui" au Seigneur, c'est oser embrasser la vie comme elle vient, avec toute sa fragilité, sa petitesse et, souvent, avec toutes ses contradictions et ses insignifiances, du même amour dont Erika et Rogelio nous ont parlé. C'est embrasser notre patrie, nos familles, nos amis tels qu'ils sont, aussi avec leurs fragilités et petitesses. Embrasser la vie se manifeste aussi quand nous accueillons tout ce qui n'est pas parfait, pur ou distillé, mais non pas moins digne d'amour. Une personne, n'est-elle pas digne d'amour parce qu'elle est handicapée ou fragile? Une personne n'est-elle pas digne d'amour parce qu'elle est étrangère, parce qu'elle s'est trompée, parce qu'elle est malade ou en prison ? Jésus a fait ainsi : il a embrassé le lépreux, l'aveugle et le paralytique, il a embrassé le pharisien et le pécheur. Il a embrassé le larron sur la croix et il a même embrassé et pardonné à ceux qui le crucifiaient. Pourquoi ? Parce que seul celui qui aime peut être sauvé. Seul celui qui embrasse peut être transformé. L'amour du Seigneur est plus grand que toutes nos contradictions, nos fragilités et nos petitesses, mais c'est précisément à travers nos contradictions, nos fragilités et nos petitesses qu'il veut écrire cette histoire d'amour. Il a embrassé le fils prodigue, il a embrassé Pierre après son reniement et il nous embrasse toujours, toujours, après nos chutes, en nous aidant à nous relever et nous remettre sur pieds. Parce que la véritable chute, celle qui est capable de ruiner notre vie, c'est de rester à terre et ne pas se laisser aider.

Qu'il est difficile, souvent, de comprendre l'amour de Dieu ! Mais, quel don c'est de savoir que nous avons un Père qui nous embrasse au-delà de toutes nos imperfections ! Le premier pas consiste à ne pas avoir peur

de recevoir la vie comme elle vient, d'embrasser la vie !

Merci Alfred pour ton témoignage et pour le courage de l'avoir partagé avec nous tous. J'ai été très impressionné quand tu as dit : « J'ai commencé à travailler dans le bâtiment jusqu'à ce que tel projet se termine. Sans emploi, les choses ont pris une autre couleur : sans école, sans occupation et sans travail ». Je le résume dans les quatre "sans" qui rendent notre vie sans racines et la dessèche : sans travail, sans éducation, sans communauté, sans famille.

Il est impossible que quelqu'un grandisse s'il n'a pas de racines fortes qui aident à être bien soutenu et enraciné dans la terre. Il est facile de "se faire exploser", quand il n'y a pas de lieu pour se fixer. Cela c'est une question que nous, les aînés, sommes obligés de nous poser, et plus encore, c'est une question que vous aurez à nous poser et à laquelle nous aurons le devoir de répondre : quelles racines nous donnons-vous, quels fondements, pour vous construire, nous fournissons-vous? Combien il est facile de critiquer les jeunes et de passer son temps à murmurer, si nous vous privons des opportunités de travail, éducatives et communautaires auxquelles vous raccrocher et rêver l'avenir. Sans éducation il est difficile de rêver l'avenir, sans travail, il est très difficile de rêver l'avenir, sans famille ni communauté il est quasi impossible de rêver l'avenir. Parce que rêver l'avenir, c'est apprendre non seulement pour quoi je vis, mais aussi pour qui je vis, pour qui il vaut la peine de dépenser ma vie. Nous devons, nous les ainés, l'offrir, en donnant du travail, une instruction, une communauté, une opportunité.



Comme nous le disait Alfred, quand quelqu'un décroche et reste sans travail, sans éducation, sans communauté et sans famille, à la fin de la journée on se sent vide et on termine en remplissant ce vide avec n'importe quoi, avec tout ce qui passe. Parce que nous ne savons pas encore pour qui vivre, lutter, aimer.

Aux ainés qui sont ici et à ceux qui nous regardent, je demande : que fais-tu pour générer un avenir, une envie d'avenir pour ces jeunes ? Es-tu capable de lutter pour que ces jeunes aient un travail, une famille, une communauté, une instruction ? Chacun des ainés doit répondre dans son cœur.

Je me rappelle une fois en bavardant avec des jeunes, l'un d'eux me demanda : Père, pourquoi aujourd'hui beaucoup de jeunes ne se demandent pas si Dieu existe ou pourquoi il leur est difficile de croire en lui et pourquoi ils n'ont pas beaucoup d'engagements dans la vie ? Je leur ai répondu : et vous, qu'en pensez-vous ? Parmi les réponses qui furent données dans la conversation, je me souviens d'une réponse qui m'a touché au cœur et qui a rapport avec l'expérience qu'Alfred a partagée : "c'est parce que beaucoup d'entre eux sentent que, peu à peu, ils cessent d'exister pour les autres, ils se sentent souvent invisibles". C'est la culture de l'abandon et du manque de considération. Je ne dis pas tous, mais beaucoup sentent

qu'ils n'ont pas beaucoup ou rien à apporter, parce qu'ils n'ont pas de véritables espaces où ils se sentent appelés. Comment vont-ils penser que Dieu existe, s'il y a longtemps qu'ils ont cessé d'exister pour leurs frères ? Et pour la société. Et c'est comme ça que nous les poussons à ne pas regarder l'avenir et à tomber. A les laisser à la merci de la drogue ou de quelque chose pour les détruire. Nous pouvons nous demander : que fais-je, moi pour les jeunes que je vois ? Je les critique ou cela ne m'intéresse pas ? Je les aide ou cela ne m'intéresse pas ? Nous le savons bien, ils ont cessé d'exister depuis longtemps.

Nous le savons bien, il ne suffit pas d'être toute la journée connecté pour se sentir reconnu et aimé. Se sentir considéré et invité à quelque chose est plus important qu'être "sur le réseau". Cela signifie trouver des espaces où ils peuvent avec leurs mains, avec leur cœur et avec leur tête se sentir faire partie d'une communauté plus grande qui a besoin d'eux et qui a aussi besoin de vous.

Cela, les saints l'ont très bien compris. Je pense par exemple à Don Bosco qui n'est pas allé chercher les jeunes en des lieux lointains ou particuliers, mais qui a appris à voir tout ce qui se passait dans la ville avec les yeux de Dieu et, ainsi, il a été touché par des centaines d'enfants et de jeunes abandonnés sans études, sans travail et sans la main amie d'une communauté. Beaucoup vivaient dans la même ville, beaucoup critiquaient ces jeunes, mais ils ne savaient pas les regarder avec les yeux de Dieu. Lui l'a fait, et il osé faire le premier pas : embrasser la vie comme elle se présente et, à partir de là, il n'a pas eu peur de faire le second pas : créer avec eux une communauté, une famille où, avec le travail et l'étude, ils se sentent aimés. Leur donner des racines où se fixer pour qu'ils puissent parvenir au ciel.

Je pense à beaucoup de lieux de notre Amérique Latine qui promeuvent ce qu'on appelle la grande famille foyer du Christ qui, avec le même esprit que celui de la Fondation Jean Paul II dont nous parlait Alfred et de beaucoup d'autres centres, cherchent à recevoir la vie comme elle vient dans sa totalité et sa complexité, parce qu'ils savent qu'« il y a pour l'arbre un espoir : une fois coupé, il peut verdir encore et les jeunes pousses ne lui feront pas défaut » (Jb, 14, 7).

Et toujours on peut "reverdir et donner de jeunes pousses" quand il y a une communauté, la chaleur d'un foyer où prendre racine, qui donne la confiance nécessaire et prépare le cœur à découvrir un nouvel horizon : horizon d'enfant aimé, cherché, rencontré et donné à une mission. C'est par le moyen de visages concrets que le Seigneur se rend présent. *Dire "oui" à cette histoire d'amour, c'est dire "oui" au fait d'être des instruments pour construire, dans nos quartiers, des communautés ecclésiales capables de se promener dans la ville, d'embrasser et de tisser de nouvelles relations. Etre un "influencer" au XXIème siècle, c'est être gardien des racines, gardien de tout ce qui empêche que notre vie devienne évanescente, s'évapore dans le rien. Soyez des gardiens de tout ce qui nous permet de nous sentir partie les uns des autres. Que nous nous appartenons.*

C'est ainsi que l'a vécu Nirmeen, lors des JMJ de Cracovie. Elle a rencontré une communauté vivante, joyeuse, qui est sortie à sa rencontre, qui lui a donné une appartenance et lui a permis de vivre la joie qu'implique

être rencontrée par Jésus.

Une fois, un saint s'est demandé : « Le progrès de la société, consistera-t-il seulement à parvenir à posséder la dernière voiture ou acquérir la dernière technique du marché ? Est-ce en cela que se résume la grandeur de l'homme ? N'y a-t-il rien d'autre que de vivre pour cela ? (cf. Saint Alberto Hurtado, Meditación de Semana Santa para jóvenes, 1946). Je vous demande : c'est là votre grandeur? Vous n'avez été créés pour rien d'autre? Marie l'a compris et a dit : Qu'il en soit ainsi ! Erika et Rogelio l'ont compris et ils ont dit : qu'il en soit ainsi ! Alfredo l'a compris et a dit : qu'il en soit ainsi ! Nirmeen l'a compris et a dit : qu'il en soit ainsi ! Chers amis, je vous demande : êtes- vous disposés à dire "oui" ? *L'Evangile nous apprend que le monde ne sera pas meilleur, parce qu'il y aurait moins de personnes malades, faibles, fragiles ou âgées dont il faut s'occuper, pas même parce qu'il y aurait moins de pécheurs. Mais il sera meilleur quand plus nombreuses seront les personnes qui, comme ces amis, seront prêts et oseront concevoir demain et croire en la force transformatrice de l'amour de Dieu. Voulez-vous être "influencer" à la manière de Marie qui a osé dire qu'« il en soit ainsi » ? Seul l'amour nous rend plus humain, plus complet, tout le reste est placebos, bons mais vides.*

Dans un moment, nous allons rencontrer Jésus vivant dans l'adoration eucharistique. Je suis certain que vous aurez beaucoup de choses à lui dire, à lui raconter sur les situations diverses de vos vies, de vos familles et de vos pays.

Devant lui, face à face, n'ayez pas peur de lui ouvrir votre cœur, qu'il renouvelle le feu de son amour, qu'il vous pousse à embrasser la vie avec toute sa fragilité et sa petitesse, mais aussi avec toute sa grandeur et sa beauté. Qu'il vous aide à découvrir la beauté d'être vivants.

N'ayez pas peur de lui dire que vous aussi, voulez prendre part à son histoire d'amour dans le monde, que vous pouvez faire plus !

Chers amis, je vous demande aussi que, dans ce face à face avec Jésus, vous priez pour moi pour que je n'aie pas, moi non plus, peur d'embrasser la vie, que je garde les racines et dise comme Marie : qu'il me soit fait selon ta parole !

Que serais-je sans toi ?

Après l'expérience d'une maladie grave, dont il rend compte dans le supplément Vie Chrétienne "*Au fil des jours blessés*", Pierre-Marie HOOG a fait partie de l'équipe responsable de l'église saint Ignace, à Paris. La méditation qui suit rend compte de son expérience de malade et de pasteur.

Etre aimé : voilà bien la seule chose nécessaire à la vie. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup vécu, ni d'avoir bourlingué dans les pays lointains, comme ce cadet de la parabole, pour savoir cela : nous le savons depuis notre premier jour ! Quel qu'en soit le langage, ce sont les **« Je t'aime »** qu'on nous dit qui nous rendent vivants. **« Sans amour, on n'est rien du tout ! »**, comme chantait Edith Piaf.

« Je t'aime »...

Et parce que nous ne sommes jamais complètement assurés de nous-mêmes (comment le serions-nous, nous connaissant comme nous nous connaissons ?), nous désirons tous n'avoir à craindre de ce « je t'aime » qu'on nous dit ni usure, ni reprise, ni éclipse. Plus encore - il faudrait qu'il puisse tout englober de nous-même, le plus caché, le plus secret. Même l'inavouable. Qu'il nous soit dit absolument, sans inventaire préalable. Seul un **« je t'aime »** de cette sorte nous donnerait le droit d'aller partout la tête haute.

Or ce **« je t'aime »**, cette parole totalement justifiante, elle nous est déjà dite depuis toujours. Par Dieu. Le seul, en vérité, qui puisse nous la dire telle que nous la rêvons : **« Toi, tel que tu es, quoi que tu aies été et quoi que tu deviennes, tu as, tu es ma préférence ! Tu es mon fils ! »** Telle est la bonne nouvelle de l'Evangile en entier, la bonne nouvelle à laquelle le Christ donne un visage dans notre histoire et que nous sommes chargés de répercuter en son Nom de par le monde : nous sommes des fils.

nous dit le père vulnérable...

Nous sommes des fils qui, re-nés de l'eau et de l'Esprit, avons reçu de cet Esprit le droit et le pouvoir de dire comme Jésus : « Mon Père m'aime ! » (Jn 10, 17). Et de le dire avec la même tranquille et humble fierté que lui. Lui, cette assurance le rend capable de tout. De tout affronter, de tout risquer.

Nous, si nous sommes si souvent repris par nos peurs et nos désespérances, si notre ferveur à vivre demeure si aléatoire, si nous continuons à traîner le pas, sans doute est-ce parce que nous n'osons pas assez y croire. A moins que ce ne soit parce que nous continuons à ne pas voir Dieu comme Jésus nous le donne à voir.

Il est vrai que, quand on court après son innocence, comme fait le cadet de la parabole, ou tant qu'on persiste, comme l'aîné, à avoir des envies de pouvoir sur soi-même, un Dieu aussi désécurisant que ce père qui se réjouit de manger **« à la table des pécheurs »** est un Dieu inutilisable ! Parlez-moi plutôt d'un Dieu fort, qui terrasse mes ennemis, qui nourrisse mes amis ! D'un Dieu donneur d'ordres, même ! Pourquoi pas ? C'est incommode, mais c'est ras-

surant après tout !
Mais le Dieu dont témoigne Jésus, le Père dont il se réclame n'est pas de cette sorte. En nous proposant de Dieu une image tout à fait différente, la parabole que rapporte Luc est littéralement bouleversante : elle renverse ces idées que nous nous faisons de Dieu et qui sont païennes. Le Père qu'elle nous donne à contempler et à reconnaître n'est pas une divinité de puissance, mais un Dieu de communion. Un exemple mettra sur la voie ; mais c'est davantage qu'un simple exemple : c'est, transposée, la figure même donnée par la parabole.

dont l'image est le démuni...

Avons-nous eu l'occasion, au moins une fois, de nous rendre auprès d'un grand malade ou d'un mourant, perdu sur un lit d'hôpital et livré nu aux mains des autres et à sa propre angoisse ? Si oui, alors nous avons vite appris une chose : c'est que rien de ce que nous pourrons lui dire ne l'atteindra vraiment si notre parole, même la plus gentille, la plus affectueuse, demeure celle d'un homme bien-portant, debout, qui peut, qui sait, - et qui va repartir.

Tant que nous lui parlerons ainsi d'en haut, peut-être que, dans sa détresse, notre frère perdu s'accrochera à nous et à ce que nous lui disons comme à une force magique qui va tout arranger. Mais, en fait, il sait bien que ce n'est pas vrai et qu'au bout du compte, il restera seul. Seul dans son combat nocturne contre la souffrance, la désespérance ou l'affolement.

La seule parole capable de le rejoindre là où il attend de l'être, c'est-à-dire au lieu secret de lui où il est démuni, sans pouvoir, perdu, ce ne peut être que la parole de quelqu'un qui, lui-même, accepte de descendre en ce lieu de lui où il est (et accepte d'être) démuni autant que l'autre, sans pouvoir et nu autant que lui. En ce lieu où il ne cherche plus à donner, mais se rend prêt et désireux de recevoir.

C'est la communion de deux pauvres. La détresse du cœur de chacun peut passer dans le cœur de l'autre. Chacun, dans cet espace enfin purgé de toute puissance et de toute inégalité, peut entendre la pauvreté avouée de l'autre lui dire ce **« je t'aime »**, par quoi mutuellement ils se sauvent de leur perdition.

et la révélation, Jésus le pauvre.

Voilà la bonne nouvelle de l'Evangile. Celle qu'expérimente, émerveillé et sans trop rien y comprendre, le cadet revenant de la parabole. Celle à côté de laquelle l'aîné passe et passera tant qu'il traitera Dieu en idole, en divinité de qui on n'attend qu'un surcroît de richesse ou de puissance.

Quand Jésus veut nous montrer qui est Dieu, « il va manger avec les pécheurs ». Les gens, en bons « aînés » qu'ils sont, s'en offusquent et protestent. Lui ne s'en excuse pas, comme d'une inévitable compromission de banquet ou comme d'une condescendance passagère. Il ne fait pas non plus valoir que s'il y va, c'est pour les convertir !
Il y va parce que c'est là qu'il doit être, qu'il « faut » qu'il soit, s'il veut donner de Dieu une image exacte. Nous faire soupçonner ce mystère du cœur de Dieu, telle est l'intention de la parabole.

Le Sauveur y tient en quelque sorte tous les rôles. Il est le fils aîné obéissant en tout. Mais, contrairement à celui de la parabole, au lieu de « retenir comme un privilège » ce rang d'« aîné », il « prend la condition » de cadet, il vient communier au sort des cadets perdus et « esclaves » « jusqu'à la mort de la croix ». Et, comme ce père qui « sort » de sa maison, il « quitte tout » (cf. Phil 2, 6) pour aller chercher, appeler et accueillir tous les perdus, aînés et cadets. Comme on le voit dans cette parabole, ce n'est pas seulement le fils perdu mais aussi le père qui se disent l'un à l'autre dans leur commune détresse :
« Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre ? » (Aragon).

Aller à sa rencontre

Le rapport de puissance secrète toujours plus ou moins de la division et de la mort. Seule la communion engendre la vie. La communion du Dieu nu avec l'homme nu. Le Dieu nu, c'est l'image que Jésus nous donne sur la croix. Et la vie, c'est Pâques, la fête des fils perdus-retrouvés, des « fils morts et que voilà vivants ». Dans la foi de Pâques, nous savons où va notre histoire : vers cette fête déjà commencée. Quelle fantastique espérance ! Même au creux de nos pires disettes, pourquoi traîner les pieds ? Il n'est que de nous laisser introduire dans cette fête, de nous y laisser initier, en « cadets » qui savent bien qu'ils « ne le méritent pas ». Mais qu'est-ce que ça peut bien faire puisque c'est à notre faiblesse, justement, que communie ce Père inlassable ?

Certes, notre histoire n'est pas achevée et nous avons encore à la vivre au quotidien. Aussi bien, la parabole ne se termine-t-elle pas. Sur quelle dernière image nous laisse-t-elle ? Sur celle d'un Dieu mis dans l'impossibilité de rentrer dans la joie de son ciel tant qu'un seul de ses fils est dehors. Un Dieu qui, à cause de son désir de nous, à cause de l'espérance inusable qu'il met en nous, demeure planté là, humilié de nos refus d'aînés, attendant avec son « je t'aime » sur les bras que nous soyons disposés à l'entendre. Un Dieu démuni, captif de ses fils (n'est-ce pas cela, finalement, être père ?). Un Dieu **« en agonie jusqu'à la fin du monde »** (Pascal).

La patience de Dieu

L'histoire des hommes, c'est le temps de l'espérance de Dieu, le temps de sa patience. Elle est le temps, pour nous, d'apprendre à regarder celui que nous transperçons ainsi » (Jn 19, 37). Le temps d'apprendre à communier à sa passion (dans les deux sens du mot), à partir de l'aveu de notre propre dénuement. Le temps de nous mettre en marche sur le chemin des « cadets », en communiant ainsi à la mort de celui qui s'est fait « cadet » pour nous, « par une mort semblable à la sienne » (Rm 6, 5). Le temps de nous rendre capables d'entendre la parole de joie que le père de notre Seigneur Jésus-Christ, et notre Père, ne cesse de nous dire : **« Parce que tout ce qui était à toi (ta détresse, ta faiblesse), je l'ai fait mien, tout ce qui est à moi est à toi. Tu étais mort et te voilà vivant ! Mon fils ».**

Pierre-Marie HOOG
Vie chrétienne - Revue N° 300 - Juillet 1986

« Mon enfant, tu es toujours avec moi… »

Depuis quelque temps, une phrase de l'Evangile est devenue pour moi source de lumière et de joie. C'est, dans la parabole de « l'enfant prodigue », en Luc 15, 31, la parole du père au fils aîné :

« Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi ».

Jusqu'ici, ces mots ne m'avaient pas frappé. Trop pharisien peut-être pour m'identifier aux scribes et aux pharisiens, que Jésus désigne à travers le personnage du fils aîné, je passai vite sur la fin de la parabole.

Mais quelque chose m'est arrivé : j'ai rencontré le « Renouveau charismatique » - ou mieux : Renouveau dans l'Esprit -, et je me suis trouvé alors dans la situation du fils aîné.

« Un âge va, un âge vient ;… le soleil se lève, le soleil se couche ;… rien de nouveau sous le soleil »
(Eccl. 1,4…9).

Je le dis simplement : je n'ai jamais quitté la maison du Père. J'ai été un « bon enfant », un « généreux jeune homme ». À dix-huit ans je suis entré au noviciat et, depuis, j'ai mis ma bonne volonté, parfois défaillante, à répondre à l'appel reçu. Je me suis efforcé d'être fidèle, ravivant, à chaque retraite annuelle, l'élan un peu amorti, refaisant le cap. J'ai travaillé, comme j'ai pu, à la vigne du Père. La vie avec Dieu se déroulait, paisible, bien ordonnée ; les choses étaient en place. Comme dans un vieux ménage, on vivait ensemble sans avoir grand-chose à se dire. Les illusions des premiers temps avaient été réduites par… l'expérience. Certes, il y avait eu quelques « découvertes » : elles s'étaient rangées dans le « savoir ». Les entrevues avec le Père, à heure fixe, étaient un peu guindées. Je m'acquittais loyalement de mon devoir de louange. Un peu de poussière, à la longue, s'était déposée sur la Parole : je la lisais, je l'annonçais ; elle ne me paraissait plus très neuve. La Bonne Nouvelle était émoussée. Les jours, les mois, les années, coulaient comme un fleuve monotone. « Un âge va, un âge vient ;… le soleil se lève, le soleil se couche ;… rien de nouveau sous le soleil » (Eccl. 1,4…9).

Certains soirs, il est vrai, je me sentais un peu étouffé. Le plafond pesait. Quelles fenêtres faudrait-il ouvrir ? Quels liens couper ? Mais je me rassurais : N'est-ce pas la condition chrétienne ? la vie dans la foi ? L'amour se prouve aux actes.

Mais voici que tout à coup la vieille maison est envahie par une troupe bruyante. Certains reviennent de loin, comme le fils prodigue ; d'autres n'étaient jamais entrés. J'assiste, ébahi, à cette marée joyeuse. Ce qui me frappe, c'est leur liberté. Ils sont chez eux. Ils courent de pièce en pièce. A chaque pas des découvertes. Sans cesse ils s'émerveillent. Ils ouvrent le Livre et chaque mot leur est fête. Et le Père les comble ; ils ruissellent ; l'amour, la paix, la joie les transfigurent. Leurs proches se demandent : que leur est-il arrivé ? Ils prient ensemble, librement, et moi, l'abonné à l'oraison, je ne sais pas parler avec cette spontanéité, cette chaleur, cette abondance. Ils croient et je me demande, à les entendre, si j'ai jamais eu la foi. Car ils prennent le Seigneur au mot, comme je n'ai jamais osé le

faire : « Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : déplace-toi d'ici à là, et elle se déplacera, et rien ne vous sera impossible » (Mt 17,20). Pour eux ce n'est pas manière de parler, ce n'est pas du folklore. Ils le font et ils obtiennent : des guérisons de l'âme et du corps.

À cette vue, je suis tenté de me plaindre, comme le fils aîné. De l'amertume ? Non, mais un léger pincement, un peu de dépit. Je suis là, ayant derrière moi tous mes efforts laborieux : toutes mes heures d'oraison, les récollections, les retraites, deux fois les grands exercices de trente jours – et je puis continuer, à la manière de Paul (en 2 Cor. 11 et 12) ; tous les livres que j'ai lus : les traités sur la prière, les mystiques (Jean de la Croix, Thérèse d'Avila…) et les conseils donnés, et les méthodes enseignées, et les exhortations à croire… Avec tout cela je me retrouve comme un petit enfant, un novice bégayant, coiffé au poteau par ces nouveaux venus. Je m'approchais du Père appliqué et un peu tendu ; ils lui sautent sur les genoux. Vraiment, il n'y a pas de justice !

C'est alors que ta Parole, ô Père, coule en moi comme un bain de fraîcheur :

« MON ENFANT, TOI, TU ES TOUJOURS AVEC MOI ET TOUT CE QUI EST A MOI EST A TOI ».

Des termes semblables remontent à ma mémoire : ceux dans lesquels Jésus, le Fils Aîné par excellence, le 'premier-né de toute créature', exprime sa relation au Père :

« Celui qui m'a envoyé est avec moi » (Jn 8, 29).

« Tout ce qu'a le Père est à moi » (Jn 16, 15).

« Père… tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi » (Jn 17, 10).

Plénitude de ce partage. « Le Père aime le Fils et lui a tout remis dans sa main » (Jn 3, 35) ; tout, y compris le pouvoir d'« avoir la vie en soi » (Jn 5, 21) et de « donner la vie à qui il veut » (Jn 5, 26).

C'est à cette plénitude que, fils dans le Fils, je participe.

Oui, Père, depuis des années, tu as voulu qu'entre toi et moi, en ton Fils, tout soit commun. Tous les jours, je mange à ta Table ; tous les jours, si je veux, je puis te rencontrer et parler avec toi ; tous les jours je travaille à ta vigne ; tu m'as choisi pour cela, « pour que j'aille et porte du fruit et que ce fruit demeure ». Tous les jours, à chaque instant, comme ton Fils et en lui, « je viens du Père et je retourne au Père » ; je nais de toi et viens vers toi. Tout mon être, toute mon existence, se situe dans cet entre-deux, dans ce pur passage, pulsation éternelle de l'Amour. Esprit reçu et rendu. Je suis au cœur du Sens, au centre de l'Anneau. C'est là le Réel sous-jacent, sous la croûte des jours. C'est la joie essentielle.

« pour que j'aille et porte du fruit et que ce fruit demeure. »

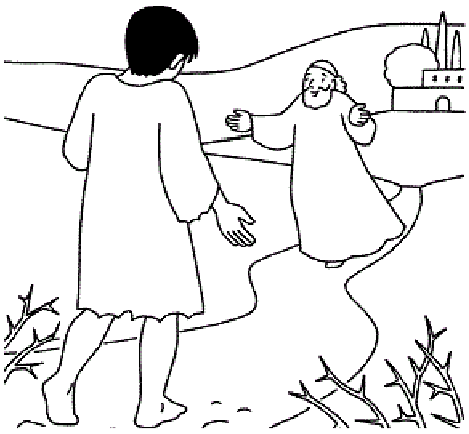
Comment se fait-il que j'en eus si peu conscience ? Peut-on être heureux sans le savoir ? Faut-il donc, pour goûter son bonheur, en être d'abord privé ? Tel le fou qui se tapait la tête contre le mur : ça me fait du bien – disait-il – quand je m'arrête. Au fond, je le vois maintenant, j'ai eu peur de l'Amour. Je n'ai pas quitté la maison, mais je me suis réfugié dans le « service ». Je n'ai pu supporter

de tout recevoir, de me recevoir, à tout instant, de Toi ; et j'ai cherché appui sur ma fidélité, sur le devoir accompli. Peut-être je me fais plus pharisien que je ne suis. Cependant, il est vrai que je n'ai pas pris, dans la Maison, toute ma dimension de fils. Le fils aîné de la parabole reproche au père : « Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis », pas le plus petit méchoui, pas le moindre extra. Mais l'a-t-il demandé ? Et avait-il à le demander ? « Tout ce qui est à moi est à toi ». Pourquoi ces craintes, cette réserve excessive ? La table est toujours servie. « Vous tous qui avez soif, … venez… Achetez sans argent, sans payer… Ecoutez-moi et mangez ce qui est bon ; vous vous délecterez de mets succulents… » (Is 55, 1-2).

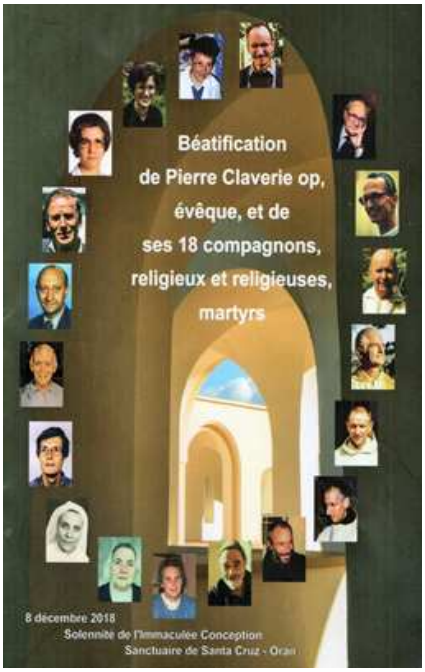
Oui, Père, je ne bouderai pas le veau gras. Je rends grâces à mes nouveaux frères et sœurs de m'avoir révélé mon bonheur. Avec eux je m'approcherai de la table ; j'entrerai dans la fête, sachant que ma joie te fera plus d'honneur que mon sens maussade du devoir bien fait. Je cesserai d'être trop raisonnable et te demanderai l'impossible. Je veux vivre des matins neufs, accueillir chaque jour, de ta main, comme un don nouveau. Sans cesse je renaîtrai de Toi. « Au réveil je me rassasierai de ton visage » (Ps 17, 15) et, au soir, je remettrai mon esprit entre tes mains. Ma vie ne s'écoulera plus uniforme, mais sans cesse jaillissante comme le vol de l'alouette : Tiou, tiou, tire, lire… ALLELUIA !

Albert Cartier, s.j.

Christus N° 83



« Un grand signe de fraternité dans le ciel algérien à destination du monde entier »



Vendredi 7 décembre *: « Seigneur, de toi dépend mon sort ! »* Combien de fois ai-je répété cet acte de confiance alors que tout (santé, visa) semblait se mettre en travers de ce magnifique projet que je savais porté par tant de sœurs -je pense tout particulièrement aux anciennes d'Algérie- porté par tant d'ami(e)s, professionnels de santé y compris . Une fois de plus et c'est une constante dans ma vie, l'impossible devient possible. Dans l'avion qui m'emporte vers Oran, au- dessus d'une mer de nuages baignée de soleil où j'ai l'impression d'être en apesanteur, j'ai tout le loisir de rendre grâce pour ce « déjà là » et pourtant « pas encore ». Les médias, surtout KTO ont suffisamment relaté cet inoubliable moment de fraternité pour que je n'y revienne pas dans le détail. Je me contenterai de faire mémoire de ce qui reste gravé en moi aujourd'hui.

Je commence par l'accueil qui était réservé aux 1400 invités et par l'Eglise d'Algérie et par le gouvernement Algérien d'un pays majoritairement musulman. Confort des hôtels et qualité de la restauration, aménagement des lieux de rassemblements et de prière, sécurité omni présente. Cet accueil commence à la descente de l'avion où des cars nous attendent, puis dans nos hôtels respectifs où un thé à la menthe nous est servi à l'arrivée. Beaucoup de temps pour de fraternelles et joyeuses retrouvailles avant, pendant et après le repas du soir.

Le ton est donné quand nous sommes invités à rejoindre les cars via la cathédrale Ste Marie (Centre Pierre Claverie) pour une veillée de prière interreligieuse à la mémoire des 19 martyrs. Dans une cathédrale déjà bien pleine – environ 800 personnes- je suis surprise d'apercevoir un groupe de musulmans et musulmanes Soufis (branche mystique de l'Islam) tout de blanc vêtus, assis non loin des 12 témoins qui vont bientôt prendre la parole. La veillée est placée sous le signe *de l'amitié qui vient de Dieu.* La chorale paroissiale répond aux belles psalmodies Soufies. Quant aux témoins «héritiers » des bienheureux que j'ai tout juste le temps d'embrasser, ils nous montrent l'actualité de leur message. Après un appel vibrant de J.P. Vesco, évêque d'Oran, *« non le XXI*^{ème} *siècle ne peut pas être celui de la concurrence entre religions »,* de beaux temps forts comme

celui de la rencontre entre « 2 rescapés » Chantal à Alger et Jean Pierre à Tibhirine, celle de la maman de Mohamed - le jeune chauffeur de Pierre Claverie - avec Anne-Marie la sœur de Pierre ou encore celle de Fadila Semaï l'auteure *de « l'ami parti devant »* avec Tayeb, le fils de cet autre Mohamed, garde champêtre qui durant la guerre d'indépendance en 1959, donna sa vie pour sauver celle de Christian de Chergé alors jeune militaire… un évènement qui bouleversa sa vie et son rapport à l'Islam. *« Je me devais de donner à cet homme un visage et une dignité car en ouvrant les bras à un étranger-à un ennemi – il est le 1er maillon d'une chaîne de non- violence qui nous a portés jusqu'ici »* nous révèle simplement Fadila. Le père Henri Teissier, archevêque émérite d'Alger, se plaît à rappeler que *« nos frères étaient le visage, le cœur, les mains de Jésus pour des musulmans, nos voisins, nos hôtes, nos frères* ». L'émotion est forte après chaque témoignage. Célébration de la mémoire, célébration de la lumière : 20 lumignons au nom de chacun des martyrs sont portés en procession avec ceux du long cortège des participants, déposés sur la tombe de Pierre au fond de la cathédrale. Il est presque minuit quand nous rejoignons nos hôtels.

SAMEDI 8 DECEMBRE : dès 9h30 les cars sont à la porte. Nous passons devant La Grande Mosquée où va se dérouler une prière où seules les familles et les autorités civiles et religieuses sont invitées. Les petits cars spéciaux vont grimper jusqu'au sanctuaire de Notre Dame de Santa Cruz (réplique de Fourvière) dont la restauration vient tout juste de s'achever. À la descente du car, vue magnifique sur le port malgré une légère brume et sur l'esplanade récemment inaugurée et qui porte le nom de *« place de la paix et du vivre ensemble »* Quel symbole ! Jusqu'à 13 h nous avons le temps de visiter les lieux et de prendre des photos interdites pendant les offices (KTO veille sur tout !) Tout en admirant le paysage, je suis surprise de découvrir le petit sanctuaire des martyrs dont on termine la décoration avec la magnifique icône peinte par Soeur Odile de Notre Dame des Neiges et les 20 lumignons rapportés du centre Pierre Claverie après la veillée. J'ai également la joie d'y trouver Alphonse Georger, successeur de Pierre Claverie comme évêque d'Oran, ex directeur du centre diocésain des Glycines où j'ai travaillé pendant « les années sombres… » Il est accompagné de Mohamed, actuellement à Adrar et que j'ai connu durant cette même période. Que de souvenirs communs liés à ces années si difficiles... Peu à peu, familles, congrégations religieuses, chrétiens d'Algérie, officiels, musulmans et amis venus de différents pays,

commencent à s'installer. *« Ce ne pouvait pas être ailleurs que dans ce pays et avec leurs amis »* insiste Jean-Paul Vesco dans son mot d'accueil tandis que Paul Desfarges, archevêque d'Alger, associe aux martyrs toutes les victimes innocentes qui sont mortes par milliers, sans oublier les 114 imams. La lecture du testament de Mohamed Bouchkhi mort à 22 ans avec Pierre Claverie donne bien le ton à toute cette célébration. Elle précède une émouvante minute de silence à la mémoire de ces victimes. Vient le temps où le Père Thomas Georgeon, Trappiste et postulateur de la cause des bienheureux, évoque le visage des 19 bienheureux « *martyrs de l'amour* » et conclu en disant « *dans la diversité des charismes, ils étaient au service des petits et des humbles tissant des liens d'amitié* …une sainteté du quotidien, de la porte d'à côté… S'ensuit un grand moment de suspens quand du haut du sanctuaire est déroulée l'immense fresque avec le visage de chaque bienheureux et leurs noms mêlés à ceux du peuple avec lesquels ils sont liés pour toujours par la vie et par la mort. À la proclamation officielle de la béatification par le Cardinal Becciu représentant du Pape, c'est une assemblée émue qui répond par de nombreux et retentissants applaudissements mêlés de « you-you ». En pensant à tous les rescapés de cette décennie noire dont je suis et qui se trouvent dans l'assemblée, l'émotion me prend et la phrase de Jean-Paul Vesco me revient en mémoire : *« les vivants d'aujourd'hui, ceux qui avaient fait le choix de rester, ont eux aussi, assumé le même risque que ceux dont la vie a été prise. Les circonstances auraient pu faire d'eux, les bienheureux d'aujourd'hui… et nous devrions être déjà en PARADIS ! »*

Tout est dit ou presque de la célébration qui se poursuit dans la ferveur, la simplicité, la joie communiquée par la chorale de nos amis africains, la fraternité amplement signifiée au moment du geste de Paix. *Cette célébration en terre d'Islam est bien « une pierre angulaire pour la fraternité et le dialogue entre les religions. »* Il revient à chacun de la poursuivre et de lui donner visage.

Avec toute mon affection

Sœur Eliane Massu

Un montage textes et photos plus complet est disponible pour ceux et celles qui le souhaitent.

Profession perpétuelle d'Aimée DAISSALA

Le dimanche 27 Janvier 2019 à la paroisse Saint Lambert de Taabo (Côte d'Ivoire), j'ai eu la joie de dire au Seigneur que je l'aime et que je veux le suivre aujourd'hui, demain et pour toujours dans l'Institut des sœurs de Saint Joseph.

Je me suis sentie portée par tout le corps Institut, par les sœurs de Saint Joseph vivant en Côte d'Ivoire (Lyon et Aoste), par ma famille venue du Tchad et de Zimbabwe, par toute la communauté chrétienne.

C'était une très belle cérémonie, simple, priante et festive. J'ai été habitée par la paix et la joie tout au long de la célébration et cette joie continue de m'habiter.

Je veux rendre grâce au Seigneur pour sa présence en moi qui me donne cette joie et cette paix.

Merci à toutes les sœurs de l'institut : du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, de France, de Belgique pour leur présence, leur proximité à travers un mot ou un appel téléphonique. Que Dieu nous bénisse, qu'Il bénisse notre Famille Institut.

Sœur Aimée Daissala

Des nouvelles de Lyndiane (Sénégal)

« Bonjour chères sœurs,
Nous avons reçu vos vœux pour Noël et le nouvel an. Un temps spécial a été consacré pour partager et accueillir toutes ces prières et vœux adressés à notre communauté.
Nous vous remercions de tout cœur. Nous voulons, à notre tour, vous adresser les nôtres et vous donner un peu de nos nouvelles en prenant chacune la parole.
Notre communauté s'est élargie par l'arrivé de Marie Ange, novice en stage de deuxième année. Nous lui laissons la parole. Elle la passera à sœur Christine, puis sœur Béa, sœur Euloge et moi-même. »

Sr Marie Louise Sambou.

« Merci mes sœurs pour vos vœux de fin d'année qui me vont droit au cœur. Je vous souhaite également mes vœux les meilleurs pour cette nouvelle année, pleine d'espérance et de joie. Ajouté à cela, je veux bien vous partager ma joie de mon stage apostolique ici à Ziguinchor en un petit résumé. Tout d'abord dans ma communauté qui m'a beaucoup soutenue de leur attention et leur présence, de leur écoute et leur patience dans tout ce que j'ai vécu avec elles en communauté et dans mes lieux de stage. Au dispensaire avec le personnel de par leur simplicité de qui j'ai beaucoup appris sur l'accueil du malade (à lui prendre sa tension, des pansements, des vaccins, des analyses et bien d'autres) et au village de reclassement des lépreux (à qui j'apporte soutien en leur puisant de l'eau, en faisant le ménage, la lessive, et bien d'autres). Et surtout dans le deuil que je fais depuis le décès de maman ça fait quatre mois en ce mois. Moi aussi ma joie d'être au milieu de tous ces gens et leur apporter de ce que je peux et sais faire. Tout cela me renvoie à "trouver Dieu en toute chose et au faire corps avec le prochain" ».

Marie Ange Kokoa (Novice)

« Je suis heureuse en ce début d'année de rejoindre chacune. Les nouvelles sont bonnes, je dirai très bonnes.
Après des années ou le foyer était presque vide avec 3 filles, cette année, il affiche complet par la présence de 10 jeunes filles, quatre Bissau-Guinéennes et six sénégalaises, grâce à la réflexion faite par la communauté d'ouvrir le foyer aux Lycéennes et étudiantes.
Cette diversité invite chacune à découvrir des manières de faire et d'être. L'accueil de l'autre différent de moi, aide à grandir et à se reconnaitre filles du même Père, plein de tendresse et d'amour. La disponibilité de Sr Marie-Louise pour des temps d'art ménager a permis à ces filles de découvrir des talents et de les déployer avec enthousiasme. Et surtout de trouver des mots pour dire simplement que nous nous ressemblons, que nous sommes appelées à vivre ensemble au-delà des différences. Ainsi, jour après jour, avec la force du Seigneur, le charisme des sœurs de Saint Joseph, se communique et se donne.
" Le Seigneur fit pour nous des merveilles, nous voici dans la joie…"
Que la joie, la paix et l'amour illuminent nos vies tout au long de cette année. »

Sr Christine Koffi

« Quelques nouvelles d'ici... Le dispensaire reçoit toujours beaucoup de monde et nous avons eu une fin d'hivernage (octobre-novembre) bien chargée d'autant que les postes publics en grève avaient décrété qu'ils ne vaccinaient plus. Du coup une partie de la ville venait chez nous, faisant que nos séances de vaccination du jeudi recevaient plus de 100 enfants et nous occupaient bien... Mais avec la nouvelle année, la grève a pris fin (souhaitons que les élections ne la remettent en route) et nous voyons doucement nos chiffres diminuer même si nous n'avons pas encore retrouvé la normale... Camille, la coopérante sage-femme présente depuis deux ans parmi nous, termine son contrat à la fin du mois et pour le moment nous n'avons pas de remplaçante malgré la demande faite... La nouveauté pour 2019 : à partir de février, une après-midi par semaine nous offrirons la possibilité aux femmes enceintes de faire leur écho dans la structure où un gynéco viendra les assurer avec une rémunération en partie pour lui et en partie pour le poste...

Nous avons eu à accompagner un certain nombre de personnes dans la maladie et à leur dernière demeure... temps de compagnonnage où par notre présence nous voulions témoigner notre affection, notre soutien, notre action de grâce pour ces vies... joie aussi de voir certains, notamment des enfants, récupérer et retrouver leur appétit de vivre…

Margot nous a laissés pour aller faire sa formation d'infirmière sur Dakar... Et pour ce début d'année, nous avons entouré nos sœurs de M'Lomp pour ce passage à vivre... Avec Sœur M-Joelle, nous avons rendu grâce pour tout ce temps vécu sur cette terre casamançaise et sommes attentives à Juliette… »

Sr Béatrice Lévêque

Je suis congolaise de Brazzaville née au Congo-Brazzaville. J'ai fait mes premiers vœux le 26 septembre 2015 à la paroisse Saint François d'Assise de Keur Massar. Je suis à ma 4ème année de mission. Pendant tout ce parcours avec le Seigneur et ma communauté, j'ai pu m'impliquer dans la vie communautaire et pastorale. Je mène ainsi mes activités pastorales à la paroisse Saint Augustin de Lyndiane dans la petite chorale Saint Augustin ; aujourd'hui il y a environ 130 enfants de 5 à 16 ans. Je fais de la catéchèse. S'engager dans la catéchèse est pour moi une manière de vivre, d'affermir ma foi et d'accroitre ma connaissance spirituelle. En enseignant les autres je découvre avec eux comment l'esprit du Seigneur travaille en nous. Auprès des jeunes j'ai appris en premier la connaissance des réalités du village et le quotidien des familles. En second, le vécu des jeunes, qui ont fini par m'accorder leur confiance et de devenir leur accompagnatrice.

Je suis aussi conseillère des femmes catholiques de la paroisse et du diocèse. Avec les femmes catholiques, nous avons vécu des moments de partage, de prière et d'entraide mutuelle.

Au niveau professionnel, j'enseigne à la maternelle des sœurs de Saint Cœur de Marie les enfants de 5-6 ans. L'école Saint Cœur de Marie de Lyndiane a été le lieu où j'ai plus appris aux enfants l'alphabétisation et la morale. Mais auprès de qui j'ai appris la joie de vivre, l'amour fraternel et le pardon mutuel. J'ai passé de merveilleux moments avec eux.

Sr Judie Euloge Koukalandi

Faut-il avoir peur de vieillir ?

« Ombre de neige,
Coeur blanc, sang pauvre, coeur d'enfant.
Le jour.
Il y a toujours le jour du soleil et le jour des nuages.
Le ciel, bras ouverts, bon accueil
Au ciel. »

Ce poème de Paul Eluard, poète disparu en 1952, peut introduire à une petite réflexion sur la vieillesse, quoique le mot n'y soit pas prononcé. La blancheur de la neige, sinon son ombre…, comme celle du jour, du cœur et du cœur d'enfant, sur fond de ciel, crée un paysage hivernal mais surtout révèle une autre face du monde, d'où le regard se tourne plus facilement vers le ciel. Celui-ci tout à coup semble habité, puisqu'il évoque des bras ouverts et un bon accueil. Ce n'est pas une profession de foi, l'évocation de ce paysage majestueux et immobile suggère le mouvement profond de l'âme humaine en son acte ultime d'ouverture à la transcendance. Simple pensée ou déjà presque prière. On voudrait y reconnaître le ton d'une méditation simplement humaine, mais éclairée par la foi, sur l'inéluctable qui peut paraître parfois loin, mais est toujours proche : celui de la mort ou, pour ne pas exclure a priori l'espérance, du « passage » de notre condition actuelle à une autre, dont on ne peut guère parler, si elle existe, qu'avec la foi en une éternité vive. C'est ce ton qui semble convenir pour parler de l'achèvement d'une vie supposée déjà longue : la vieillesse ou le vieillir et, si possible, le bien-vieillir.

Il m'a été demandé d'écrire quelques pensées sur *cet âge*, que l'on dit « troisième âge » ou même « quatrième âge », introduisant un degré dans le déclin qu'est le vieillissement lui-même. Il est d'ailleurs difficile de le définir précisément, sinon par ce qui le précède et ce qui le suit : l'âge mûr d'une part, et la mort, d'autre part, donc par son caractère précédé et ultime. On est vieux après avoir été jeune et mûr. Et l'être ou se sentir l'être avant l'âge est comme une grande tristesse, dont on ne parlera pas ici. On est vieux lorsque l'on a conscience que la fin, que l'on sait humaine, est ressentie comme proche ou s'approchant, soit par la conscience de ses propres fragilités, soit par le constat des statistiques, puisque les centenaires ne sont plus rares aujourd'hui, mais cette demi-victoire ne fait que retarder la fin. Une conscience humaine de l'inévitable disparition du soi, même retardée, subsiste, elle nous est native.

Certains humains peuvent, il est vrai, se dire étrangers à cette prise de conscience ou faire comme s'ils l'étaient. La notion de vieillesse n'est *pas une notion claire*. Elle peut être vive ou masquée. Elle suppose d'une part une certaine conscience de soi comme sujet d'un temps qui passe, d'une histoire, et d'autre part, et pour cela même, l'acceptation d'un cours des choses dont l'humain n'est pas maître, hormis le cas où il retourne la violence contre lui -même. Et c'est en outre *une notion relative*, car on peut se sentir vieux à 50 ans, et jeune à

70 ou au-delà. Dire cela est simplement avouer que la vieillesse ne se définit pas seulement en termes d'âge, mais aussi en termes de conscience vécue.

Ceci dit, et pour rester dans le clair-obscur de notre humanité réelle, *que peut-on dire de la vieillesse* ? D'abord sans doute qu'il ne faut pas en rester à des constats répétés, mais essayer de verbaliser cette conscience, et de façon humaine. Autre chose que le soupir, la plainte ou le gémissement, qui nous sont si spontanés. C'est ce à quoi l'on voudrait s'inviter par quelques pensées simplement humaines, avant d'en venir, dans une autre page, à une méditation plus croyante. Or, il se trouve que, même si entre nous, entre vieilles sœurs, nous en parlons peu ou évitons le sujet, la société en parle beaucoup. Les proverbes sur la vieillesse foisonnent et les livres sur le sujet ne manquent pas. Il vaut sans doute la peine d'en prendre acte, selon nos possibilités. Ce serait déjà une manière de traiter notre interrogation : entrer dans cette constante méditation humaine avant nous et entre nous, qu'il s'agisse de sagesse populaire ou de réflexion plus spécifiquement philosophique.

Quelques *propos d'auteurs*, brefs et bien frappés, m'ont paru fraternels, qu'ils soient à l'origine des proverbes ou qu'ils soient devenus comme des maximes de vie. En voici quelques-uns de nos contemporains, ou plus lointains.

« *On ne voit vieillir que les autres »* (André Malraux, écrivain de « La condition humaine », +1976). Une cécité qui n'est pas toujours sûre.

« *On ne peut s'empêcher de vieillir, mais on peut s'empêcher de devenir vieux* » (Henri Matisse, + 1954). L'auteur, artiste réputé qui n'a cessé de sculpter et de peindre, semble confier là une sorte de dépassement de sa propre vieillesse par la quête de la beauté de l'homme et de la nature. Ce que le chanteur canadien, Félix Leclerc, exprimait de façon plus affirmative, se référant à la fécondité naturelle du vivant, au-delà de lui-même : « *Ce n'est pas parce que je suis un vieux pommier que je donne de vieilles pommes* ».

Un proverbe guinéen dit, avec un brin de malice : « *Ce que le vieux voit couché, le jeune, même debout, ne peut l'apercevoir* ». Invitation à ne pas négliger l'expérience emmagasinée dans une vie. « *Un vieillard est un livre qu'on néglige de lire* », disait Julien Green, +1998. Double affirmation sur la portée humaine du grand âge et sur le peu de souci qu'on en a, entre humains. Serait-ce là une particularité de nos sociétés occidentales ? Quand on pense au respect et à l'importance qu'ont les vieux pour des traditions africaines ou asiatiques, on peut se le demander.

« *Trop de jeunesse, et trop de vieillesse, empêchent l'esprit* », constatait cependant Blaise Pascal (+ 1662). Mort lui-même à 46 ans, peut-être livre-t-il là un constat sur sa propre expérience de lutte contre la maladie et la mort. Il y a un temps pour exister, au sens créatif du terme, et il n'est pas coextensif à la durée de la vie. Une sorte de croissance et de décroissance conditionne et suit le sens qu'un être donne à sa vie par ce qu'il est, fait et vit. « Le cœur n'a pas de rides », disait une contemporaine de Pascal, Mme de Sévigné, qui vécut, elle, jusqu'à la fin du 17^{e} siècle, attentive aux bonnes relations entre humains.

Mais déjà l'auteur dramatique Pierre Corneille mettait dans la bouche de son héros du Cid, une sorte d'imprécation contre la vieillesse, qu'il qualifiait d'ennemie : « O rage, ô désespoir, ô *vieillesse ennemie*, /n'ai-je donc tant vécu que pour cette infâmie .. ? ». Sans avoir le culte du héros cornélien, notre époque ne serait-elle pas un peu tentée de ne voir dans la vieillesse qu'un malheur ? ou du moins une fatalité que l'on pourrait contrer par des moyens à notre portée : produits anti-vieillissements, pratiques sportives, mais aussi par la chirurgie esthétique. Il y a là sans doute un des ressorts de la mode féminine aujourd'hui. On ne peut nier l'influence des pratiques de santé quotidiennes, nourriture ou rythme de vie équilibrée, mais il y a loin entre ces questions de santé et d'équilibre, et des rêves de survie dont l'humanité est toujours tentée. Les assurances-vieillesse sont utiles et nécessaires, mais il n'y a pas de « fontaine de jouvence ».

Ces propos de bon sens ne pourraient-ils nous aider à « parler » entre nous, de *notre vieillissement*, et donc aussi, par voie de conséquence, de notre rapport à la jeunesse ? Nous pourrions le faire en lisant ensemble quelques pages de livres récents et bien réfléchis. En voici deux ou trois titres. Un prochain partage pourrait reprendre l'un ou l'autre, et, pourquoi pas, ouvrir à quelques citations choisies de l'un ou l'autre livre ou commentaire, par les lectrices… :

- Paul TOURNIER : *Apprendre à vieillir,* Ed. Delachaux Nestlé, 2017, 297 p.. "En réalité, on reste dans la vieillesse, en général, ce qu'on était avant, mais avec des traits de caractère plus accusés. Qui était généreux le devient davantage, qui était volontaire devient un tyran, qui était déjà passif le devient encore plus ».

- Philippe PITAUD, p.s.s. : *Bien vieillir, 100 ans et plus ?* Ed. Eres, 2007, 208 p. L'auteur un chercheur, a une expérience de l'action médico-sociale, depuis trente ans, et d'enseignement à l'Institut de gérontologie sociale à Marseille. "Cet ouvrage donne la parole à des hommes et des femmes qui ont vieilli. Ils témoignent qu'au-delà des désillusions, des peines, des trahisons, des difficultés, vieillir est une expérience extraordinaire. Il s'achève par une partie consacrée au « bien-vieillir », véritable manuel pour un meilleur vieillir en devenir ".

- Et bien sûr, les entretiens de Joseph Levy avec Hélène REBOUL, *Au bout de mon âge. Comprendre le vieillissement,* Ed. Liber de vive voix, 2005.

(A suivre)

Sœur Marie-Louise Gondal

La vieillesse : au seuil d'un nouvel âge ?

Après avoir évoqué, dans un précédent article Maître de la Vie, surgissant en un « fleuve » sorti du « trône de Dieu », c'est-à-dire de son être souverain et maître des temps.

*

La subordination constante du souci de la vieillesse à celui du dessein de Dieu, dans l'Ecriture, invite à repérer **quelques manières de vivre *la nôtre* ou celle d'autrui**, à cette lumière. Pour beaucoup de nos frères humains, et chrétiens, ayant charge de famille, l'acceptation de la vieillesse est aidée, dans le meilleur des cas, par l'affection des enfants et petits enfants, et leur croissance même. Ils ne sont pas rares, les témoignages de cette confiance : à la fois joie d'avoir engendré des enfants, et joie de voir les générations se succéder. « Après moi, ma vie continue, il y a les enfants… ». Etre témoin d'un héritage de deux ou même trois générations, aujourd'hui où les centenaires ne sont pas rares, donne effectivement le sentiment, non seulement d'une confiance en la victoire de la vie humaine, mais en outre d'une sorte de victoire de soi sur le vieillissement et le néant ou l'inconnu auquel il conduit. Cela ne signifie pas pour autant que la vieillesse est libérée de son fardeau de fatigues, infirmités, solitudes. Elle reste l'expérience radicale, et vécue avec acuité, d'un être marqué par le temps. Longévité n'est pas éternité.

Pour ceux et celles qui se sont engagés ***dans la vie religieuse***, sur un appel particulièrement fort et exigeant, l'enjeu est plus radical encore. Cet état de vie nous met hors génération humaine, ce qui peut aussi, d'ailleurs, parfois, nous être retourné comme un reproche... Il n'y a pas, pour nous, d'autre motif de la confiance en la victoire de la vie, de notre vie, que celle que nous avons en la victoire du Christ lui-même, sur les ténèbres du péché et celles de la mort, dont l'Ecriture nous dit qu'elle est, à l'échelle de l'humanité, la conséquence. Personne n'a de leçon à donner à d'autres, mais il serait possible et fort souhaitable de partager parfois, même discrètement, notre espérance à ce sujet. D'autant plus que, pour nous, aujourd'hui, la pérennité de la forme de vie choisie, celle de congrégation religieuse, est socialement en question, avec l'amenuisement des « appelées ».

On a pu, il est vrai, être tentés parfois de la croire éternelle. Un souvenir me revient : celui d'un vieux chanoine qui, le jour de ma profession religieuse, déclarait sans hésiter : « Les congrégations sont éternelles », signe au moins que la question se posait. Mais la réponse était pure forfanterie, puisque, parvenue à bientôt 90 ans, ma génération a dû vivre, tous les vingt ou vingt-cinq ans, la disparition de congrégations qui étaient les nôtres. Sans doute est-il nécessaire, dans cette situation de vieillissement, quelques constantes de propos actuels sur la vieillesse, on voudrait, dans le second volet de cette méditation, rappeler le sens que lui donne la tradition biblique et en venir à quelques décryptages de nos propres attitudes et questions chrétiennes aujourd'hui, à ce sujet. L'Ancien Testament invite souvent et avec insistance au respect dû aux anciens et à la nécessité de leur faire une place de choix. Il témoigne à la fois, non sans une certaine mélancolie, d'une perception intense de la brièveté de la vie, de sa fragilité, de son incapacité à combler le désir humain, et de la nécessité d'honorer et écouter les vieillards, considérés comme dépositaires d'une mémoire collective porteuse d'avenir. Le Nouveau Testament, lui, annonçant le Royaume nouveau dont le prophète est Jésus, le Messie, fait–il une place à la vieillesse ? Il convient de se le demander, avant de jeter un regard sur notre propre situation.

*

La sagesse vétérotestamentaire abonde en conseils pour inviter à *honorer la vieillesse*. « Les cheveux blancs sont une couronne d'honneur » qui accompagne « le chemin de la justice » (Prov. 16, 31). Honorer ses parents est un précepte de la loi reçue de Yahvé. Il est promesse de « longue vie » pour celui qui l'accomplit. Abraham était « avancé en âge » quand Dieu lui annonça la fécondité de Sara, malgré leur vieillesse, plusieurs fois séculaire, selon le texte, qui ne craint pas l'hyperbole. La longévité est liée à la faveur divine. Et un psalmiste, « chargé d'années », affaibli et menacé par de plus forts que lui, insiste pour demander l'aide de Dieu, avec confiance : « Ne me rejette pas au temps de ma vieillesse », « Tu nourriras mon grand âge et viendras me consoler », (Ps. 71). A l'inverse, lorsque Yahvé est fâché contre son peuple, il lui annonce qu'il « n'y aura plus de vieillards dans sa maison »…. La vieillesse est don de Dieu, bénédiction, mais ce don est fruit d'une vie de fidélité à la loi et à l'appel de Dieu. Et nous nous enchantons de cet héritage, si présent dans les psaumes ou les textes qui nous sont offerts chaque jour.

Le Nouveau Testament, lui, fait *moins de place à la vieillesse*. Ce sont, certes, des vieillards, Siméon et Anne, qui accueillent l'enfant Jésus et prophétisent à son sujet, dans la droite ligne de la promesse reçue par le peuple d'Israël. Le prophète Jésus ne fait pas de tri particulier des jeunes ou des anciens, dans sa prédication, sauf à appeler des jeunes à le suivre. Mais il est jeune lui-même, et la fin tragique de sa vie de prédication, ne lui permettra pas de connaître la bénédiction divine de la vieillesse. Avec lui, d'ailleurs, l'annonce de l'avenir : un Royaume de Dieu qui vient, transforme la promesse. Elle n'est plus seulement celle de la longévité, mais celle d'*une vie nouvelle*, où l'enfance devient une figure significative. La fidélité à Dieu implique plus que la fidélité à la loi. Elle est écoute d'une parole en Jésus et conversion du cœur, adhésion à son message et expérience d'une nouveauté de vie. Ce n'est plus seulement l'accueil de l'Eternel qui fait vivre, c'est l'accueil du Verbe en Jésus, et le Royaume en lequel il fait entrer, sans distinction d'âge, de nationalité ou de rang social. Rien n'exclut qu'il se soit trouvé des anciens, parmi ses interlocuteurs. Mais il n'y a, a priori, dans le Royaume de Jésus, ni droit d'aînesse, ni conseil d'anciens privilégiés pour leur âge, ni prépondérance de traditions particulières, sinon celle de la réception de son message et foi du peuple nouveau qu'elle inaugure. Il y a des « témoins » directs, donc aînés dans la transmission, les « apôtres », mais pas des vieillards. Et, si le dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse, s'achève sur l'évocation de « vieillards », c'est pour attester d'une humanité renouvelée et qui se renouvelle sans cesse dans la louange au nt collectif accéléré, où nous sommes, de distinguer ce qui est disparition de formes héritées et pérennité d'un appel à donner sa vie à l'amour de Dieu et du prochain. Peut-être est-ce pour nous un enjeu de transformation plutôt que pure disparition.

*

Première réponse à la question posée, dès lors qu'elle apparaît en nous : celle de ***la foi en la vie éternelle,*** celle qui est aujourd'hui et qui demeure dans et par-delà toutes nos transformations et, selon la foi, se mue en un au-delà de présence à Dieu. Cela, à cause de celui qui en est la source, Père infini, Fils venu en notre chair, et Esprit de sainteté, dont nous avons entendu et suivi les appels et les témoignages, éprouvé la proximité féconde. Cela seul peut donner la paix, et permettre de vivre le quotidien de l'âge, du grand âge, des « diminutions » - selon le mot de Teilhard de Chardin, dans une prière sublime d'abandon. Et de les vivre dans une certaine positivité et accueil du présent.

Il n'est pas interdit, il est même souhaitable de joindre à la foi, ***quelques pratiques*** pour lutter contre les méfaits du vieillissement : ceux du corps, par l'hygiène, le mouvement et le soin ; ceux de l'esprit, par une certaine pratique de l'information, la lecture, l'écoute des enjeux de son temps, les travaux qui nous restent possibles, intellectuels ou/et manuels ; ceux des relations, en demeurant ouvertes à tous les âges.

Il est sûr qu'il y a notamment une ***affinité disponible entre les deux enfances*** : celle du premier âge et celle du troisième âge. Chacune a pu vérifier que les enfants se portent spontanément vers les vieux, pour peu que ceux-ci soient accueillants et bienfaisants. Et le cas d'enfants amis de sœurs âgées, n'est par rare. On pourrait aussi citer bien des cas, où la présence et conseil de très âgés a aidés des enfants à surmonter des situations difficiles, familiales ou autres, qui risquaient de constituer pour eux des obstacles sérieux à leur croissance ou intégrité. Ceci seul devrait suffire à mettre en question la pratique qui s'est généralisée en certaines congrégations religieuses féminines – pas toutes -, d'« interner » les sœurs du troisième âge…, dans des maisons finalement assez fermées, et éloignées de la société (où, au mieux, elles ne voient que leurs familles, si du moins elles leur sont proches), alors même qu'elles ont encore une validité suffisante pour vivre, si, comme on pourrait le penser, la vie religieuse est et reste par vocation, une vie d'entraide.

Mais il y a aussi une autre voie pour rendre la vieillesse féconde, c'est celle du ***témoignage et de l'histoire***. Il m'est arrivé que des jeunes sœurs, totalement inconnues de moi, soient venues me voir pour que je leur parle de notre histoire, non seulement parce que l'âge est là, mais parce que j'avais pris part au souci de ne pas laisser enfoui le passé de nos lointaines aînées, et produit quelques travaux de mémoire. Nulle vie ne peut se construire sans se reconnaître située par rapport à ce qui l'a précédée. Et il arrive aussi que ce sont des soignants qui nous manifestent à cet égard une attente… Y sommes -nous assez attentives ? C'est peut-être cela : vivre une transmission, de la foi et de l'appel pour une vraie vie, dans l'attention aux situations offertes par la vie quotidienne. Cela constitue, en soi, une sorte de privilège de l'âge : être en quelque sorte présent, en soi-même, par la mémoire et le travail de conscience, à tous les âges de la vie humaine, qui, tous, communiquent, en nous.

Un projet était né de ce souci : recueillir les ***récits de vie*** de nos sœurs centenaires ou presque centenaires, tant qu'il est temps et qu'elles y sont ouvertes. Certains s'en soucient, mais pas bien chez nous, semble-t-il. Il est resté sans suite. « On ne se parle pas » : ce mot d'une plus que centenaire, entendu il y a peu, m'est allé au cœur. Car il n'y a pas de transmission, de recueil d'éléments à transmettre, si nous restons muettes sur ce qui nous a fait vivre, ou en restons à des plaintes, balbutiements, propos furtifs. Il n'y a pas non plus de repérage des possibilités de partage commun, s'il n'y a pas de temps de vraies conversations. Et il y a bien des manières de les éviter, même dans la vie religieuse. Le souci du discernement, dont on a beaucoup parlé, un temps, n'est pas par lui-même le tout du souci de transmettre et évangéliser : celui du partage de foi et de vie est un appel pour tout chrétien, et l'âge peut le rendre plus vif encore ; et – qui sait – tout aussi efficace.

Il peut aussi se trouver des ***idées toutes faites***, qui ne font a priori pas de place à ces pratiques, en évitant les vrais sujets. On ne gagne rien à *éluder les questions du vieillir*. Soit en faisant semblant de croire que tout a *totalement* changé, entre hier et aujourd'hui. L'humanité est fondamentalement ce qu'elle est, aujourd'hui comme hier, même si les modes, durées de vie et contextes chan-

gent. Soit en faisant comme si *rien* n'avait changé. Car la fragilisation ou dispersion des familles, parfois, les techniques et pratiques nouvelles, avec la pratique du Net et du numérique - qu'un enfant de 8-10 ans apprend à l'école…- les relations humaines et mélanges, d'un pays à l'autre et d'un continent aux autres, qui peuvent réunir plusieurs nationalités sur un seul palier, en grand ensemble, font que les questions de toujours se posent dans des contextes nouveaux, et ne peuvent pas se résoudre de la même manière qu'autrefois, faisant intervenir non seulement des questions d'âge, mais de langues, cultures, héritages et horizons.

*

Puissions-nous être ensemble *attentives à ces changements* de contextes socio-culturels, auxquels certaines sont sans doute plus exposées que d'autres, mais qui se vérifient pour toutes un jour ou l'autre, et qui sont incontournables pour actualiser une transmission. Puissions-nous les repérer mieux et les affronter ensemble, convaincues que chaque génération peut y contribuer, y compris, à sa manière, la vieillesse. La vraie tradition est transmission, donc passage, et la vraie jeunesse n'est sans doute pas la peur ou refus de vieillir, ou pire, le déni d'un passé révolu mais dont l'apport nous a construites, mais l'ouverture à ce qui vient, toujours, et en tout âge.

Puissions-nous aussi contribuer, par la droiture et lucidité de nos engagements de vie, aux transformations qui rendent aptes à vivre ou/et à accueillir, pour nous et pour d'autres, une *vieillesse féconde et une mort espérante*. Ainsi, les nouveautés rêvées ou/et apparues, promues, sont-elles, par la mémoire et l'expression, rendues capables de résister à l'usure du temps et de manifester la nouveauté permanente de l'évangile, grâce auquel tout être humain, et à tout âge, peut se trouver heureux d'« être », tout simplement, ou plutôt de se recevoir sans cesse dans l'être. Une perception qui est plus aiguë dans les moments et les âges de la vie où nous sommes rendus plus fragiles et plus exposés, comme celui de la vieillesse, lorsqu'il nous est donné d'y parvenir.

Sœur Marie-Louise Gondal,
Chamalières, 20 janvier 2019

Prière

« Mon Dieu, lorsque sur mon corps et bien plus sur mon esprit, commencera à marquer l'usure de l'âge ; quand fondra sur moi du dehors, ou naîtra en moi, du dedans, le mal qui amoindrit ou emporte ; à la minute douloureuse où je prendrai tout à coup conscience que je suis malade ou que je deviens vieux ; à ce moment dernier, surtout, où je sentirai que je m'échappe à moi-même, absolument passif aux mains des grandes forces inconnues qui m'ont formé ; à toutes ces heures sombres, donnez-moi, mon Dieu, de comprendre que c'est Vous - pourvu que ma foi soit assez grande - qui écartez douloureusement les fibres de mon être pour pénétrer jusqu'aux moelles de ma substance pour m'emporter en Vous [...] Ô énergie de mon Seigneur, Force irrésistible et vivante, parce que, de nous deux, Vous êtes le plus fort infiniment, c'est à Vous que revient le rôle de me brûler dans l'union qui doit nous fondre ensemble [...] Apprenez-moi à communier en mourant. »

Pierre Teilhard de Chardin, s.j. (+1955)

Intervention au Puy pour la famille spirituelle : 21 oct 2018

Vous êtes invités à visiter la scénographie sur les sœurs de St Joseph. Afin de vous aider à tirer le maximum de profit de cette visite il m'a été demandé de vous donner quelques clefs de lecture. Je voudrais d'abord attirer votre attention sur le fait que cette scénographie ne parle pas directement du rapport laïcs/sœurs bien que l'on puisse en déceler quelques traits sous-jacents au cours de la visite. Je ferai à ce sujet donc trois remarques :

a. La visée première de cette scénographie n'était pas celle là. Il s'agissait de faire surgir de l'histoire l'originalité de ce groupe ecclésial que représentent les sœurs de St Joseph. Il faudrait travailler directement sur les archives de chaque période donnée pour creuser cette question et décrypter sous quelles formes s'est vécue cette collaboration qui a pris des formes très diverses depuis la fondation.
b. Vous allez découvrir que le développement des communautés St Joseph a été rapide, leur expansion surprenante. Comme tout groupe « né de rien » qui se développe et devient de plus en plus visible, les sœurs de St Joseph semblent avoir un peu oublié - à certains moments de leur histoire - la visée première du Père Médaille (efficacité oui mais à travers une vie cachée ! - et n'ont pas échappé au risque de se suffire à elles-mêmes, en laissant à la marge, parfois, leurs collaborateurs et associés. Il y a donc des périodes ou les liens laïcs/sœurs semblent s'être distendus et ont été plus ou moins vécus dans un rapport qui n'était pas celui de « partenaires » et « d'associés ».
c. La troisième remarque – et vous le verrez vous-même, sans doute, au cours de votre visite – c'est que ce sont dans les moments de crise, dans les moments ou s'expérimente le plus la pauvreté, l'impuissance, qu'une capacité créatrice se manifeste et que des angles de la spiritualité se déploient sous une forme nouvelle et créatrice, provoquant une approche renouvelée et dynamique du charisme. Ce pourrait être le cas pour notre groupe aujourd'hui.

Comment est conçue la scénographie que vous allez voir ?
Cette scénographie comporte trois niveaux de lecture pour chacune des six périodes qui se déroulent.

Vers la fondation
La fondation
Le développement
Le recommencement et l'expansion
La sécularisation et le regroupement.

Si nous prenons la première période « Vers la fondation » nous allons y trouver :

1° - Une lecture historique de ce qui se joue en France dans la période donnée
2° - Une lecture de ce que vit l'Église à cette même période
3° - Le surgissement de la fondation et la spiritualité des sœurs de St Joseph

En m'appuyant sur la première période, vers la fondation, je vais m'efforcer de vous aider à décrypter ces trois niveaux de lecture

1° Une lecture historique de ce qui se joue en France avant la fondation

- La France vit dans une grande instabilité politique. Elle sort d'une guerre civile qui s'est prolongée durant trente ans : les guerres de religion entre protestants et Catholiques. Le peuple aspire à la paix.
  L'édit de Nantes promulgué en 1598 par Henri IV, va réussir là où les autres édits de pacification ont échoué.
- À la mort de Henri IV en 1610, Marie de Médicis, assure la régence. Lorsque son fils Louis XIII lui succède il nomme Richelieu comme premier ministre en 1628. Ce dernier met en place un état centralisateur, autoritaire et l'impose à la nation.
- À la mort de Richelieu, les princes se révoltent. Cette révolte des Grands, la Fronde, débute en 1650 et fera des centaines de milliers de morts. Le peuple souffre. Il se trouve dans un grand désarroi.
- Les besoins humains sont extrêmes dans une société désolée par les misères, les épidémies, les guerres récurrentes. Les orphelins sont à l'abandon, la foule des estropiés et des mendiants, la misère de tous ceux qui sont sans ressources déborde, et s'étale dans les hôtel-Dieu. Ce contexte de grande pauvreté ne semble pas être le premier souci de la royauté.
- Dans ce contexte, des femmes, en particulier des veuves, qui ont vécu un itinéraire difficile et heurté - et elles sont nombreuses – ou des filles dévotes, sentent le besoin de s'affirmer, de prendre leur place dans la société. Face à la misère du peuple elles se rendent attentives et disponibles à ces besoins criants.
- C'est justement durant cette période bouleversée que les sœurs de saint Joseph sont fondées, le 15 octobre 1650.

2° - Une lecture de ce que vit l'Église durant la même période

- Au début du XVI^{e} siècle l'Église connait une grave crise. La papauté et le clergé, lequel n'a aucune formation, sont complétement discrédités. Le protestantisme naissant s'impose dans le Nord de l'Europe. Les premiers protestants apparaissent en 1528 à Annonay, à Tence, à Monistrol, à Brioude. Le protestantisme va cristalliser tous les mécontentements et servir parfois de prétexte pour régler de vieilles querelles entre familles ou entre villes.
- Les tensions religieuses sont extrêmes. En 1562, une armée de 8000 protestants pille la riche abbaye de la Chaise-Dieu et marche sur la ville du Puy. L'évêque Antoine de Senecterre, prend lui-même les armes, organise les défenses de la ville et tente de parlementer ; en réponse, les assaillants s'emparent des villages voisins et dévalisent les monastères extérieurs aux remparts. L'assaut est donné le 4 Août, à la porte Pannessac. Mais les défenseurs de la ville tiennent bon : après cinq jours de combats meurtriers, l'armée protestante se replie.

- Une réforme de l'Église Catholique s'impose. Au milieu du siècle, en 1545, le Concile de Trente s'ouvre. Il s'annonce difficile pour l'Église catholique. Il sera pourtant, contre toute attente, celui de son renouveau et entrainera peu à peu une réforme du clergé
- L'Église de France va alors connaître un foisonnement spirituel intense. C'est l'époque de St Vincent de Paul, de St François de Sales, deux fondateurs, de Jean Jacques Ollier avec la création des premiers séminaires, de Bérulle et de l'école française de spiritualité et beaucoup d'autres.
- Concernant la vie religieuse féminine, elle est alors exclusivement envisagée sous une forme monastique avec des vœux solennels et ouverte à la noblesse à cause de la dot qui est exigée de toute candidate. Pourtant, une floraison sans précédent de mystiques et de prédicateurs, prônant l'attention aux pauvres et le retour à l'Évangile, vient la questionner.
- Sur le diocèse du Puy, Mgr de Maupas, arrive de Paris en 1644. Il va être l'un des Évêques qui va œuvrer pour faire aboutir les décisions du Concile de Trente. Il constate très vite que les pauvres de l'hôtel-Dieu du Puy « sont mal servis », et que « les revenus de l'hôpital ne sont pas employés au service des pauvres ». Cet hôpital nécessite une réforme de l'intérieur. C'est la période où St Jean François Régis crée avec quelques femmes le premier asile pour les enfants abandonnés, une maison refuge pour les prostituées, invente une association populaire pour distribuer pain et potage, regroupe les dentellières exploitées et les incite à la grève.

3° C'est dans ce contexte que va éclore la spiritualité des sœurs de St Joseph et surgir la fondation.

- Il nous faut bien comprendre et saisir comment le contexte social d'une l'époque entraîne un courant spirituel. Ce sont les divisions politiques et religieuses, qui ont tant fait souffrir les populations qui vont orienter le Père Médaille du côté de la « *double union des hommes entre eux et avec Dieu* », avec en arrière-plan une consécration à la très sainte Trinité qui s'adressera non seulement aux sœurs mais aussi aux personnes avec lesquelles elles partagent leur vie.

- Le projet de ce que le Père Médaille appellera « le petit dessein » naît donc des besoins du temps, du ressenti éprouvé par le Père Médaille devant des foules démunies, délaissées, divisées qu'il côtoie directement à travers son travail de missionnaire. Le Père Médaille est devenu fondateur malgré lui et il affirmera lui-même que la fondation demeure pour lui *sans fondateur, sans fondatrice qui soient visibles et reconnus, sans maison qui lui soit propre, dénuée de tout.* Au départ il ne veut pas fonder une famille religieuse, il veut simplement regrouper quelques filles particulièrement désireuses de se consacrer à Dieu et leur donner la possibilité de se mettre au service des pauvres

- Pour ce faire, le Père Médaille va s'appuyer dès le départ sur deux groupes de femmes :

1° **Des « femmes de condition ».** Il s'agit souvent de femmes veuves qui se sont libérées des pouvoirs familiaux, des dits et des non dits de l'époque, et qui souhaitent mettre leur nom et leurs biens au service des démunis. Il va en faire des « associées », des « agrégées » à la tâche fondatrice qu'il projette. Celles-ci vont tantôt prêter une maison, offrir une aide relationnelle et financière, pallier au manque de formation des sœurs, collaborer à l'extension de la congrégation. Parmi elles, on trouvera des femmes qui ont été mariées avec des protestants ou dont les maris ont œuvré dans la ligue qui s'est opposée au roi de France. Elles ne seront pas consacrées mais elles feront partie de la famille. Le Père Médaille leur permet de participer à la naissance et au développement du « petit dessein » et va s'appuyer sur leur collaboration.

2° Dans le même temps le « petit dessein » lui-même va s'inscrire autour d'un noyau **de femmes du peuple** rencontrées par le Père Médaille dans ses missions. Ces femmes ont soif de Dieu et portent le désir de se consacrer à Lui pour servir les pauvres et l'Église. Pour la plupart elles ont fait une expérience spirituelle, sont imprégnées du courant spirituel initié par François de Sales dans « la vie dévote ». La vie religieuse, telle qu'elle se présente à cette époque, leur est fermée. Sur les six premières, une seule d'entre elles sait signer son nom et sans doute compter.

Elles veulent vivre la condition de toutes les femmes de leur temps : pour cela, elles s'efforcent de gagner elles-mêmes leur vie, allient vie spirituelle et action au service des démunis pour soulager la grande misère de ce temps. Le service précède la prière et la nourrit. La tonalité est délibérément apostolique et en quelque sorte « réformatrice » de la visée - reconnue jusque là par l'Église - de la vie religieuse.

C'est en conjuguant un compagnonnage, un partenariat, entre ces deux réalités présentes dans la société du temps que le Père Médaille va faire advenir « le petit dessein », les premières fournissent une aide pratique, relationnelle et financière, les secondes réalisent le projet d'unité, de cordialité, de fraternité et d'unité qui est au cœur du petit dessein proposé par le père Médaille.

- Un style nouveau de vie religieuse va naître de ce courant. Le plus surprenant c'est que ce « petit dessein bien que « né de rien », « caché », sera officiellement reconnu par l'Évêque du Puy, Monseigneur de Maupas, dès 1650, c'est-à-dire dès l'origine, et deviendra peu à peu visage d'une vie religieuse renouvelée. Mgr de Maupas connaissait les réalisations de St Vincent de Paul et celle de François de Sales, ce qui explique sans doute l'attention qu'il a portée très vite au « petit dessein » du Père Médaille. C'est à ces premières sœurs de St Joseph qu'il confiera l'hôtel-Dieu de la ville du Puy. Par ailleurs sur cette même ville, il semble que de plusieurs manières, les chemins pris par st Jean François Régis préparaient en quelque sorte ceux du « petit dessein », assurant ainsi une continuité dans l'histoire de ce diocèse.

- Le Père Médaille nous apparait comme un fédérateur. Il met ensemble des personnes très diverses et qui portent le même désir. Mais dans le même temps, ce qui l'inspire c'est la dimension spirituelle de ce corps naissant auquel il donne comme modèle l'Eucharistie pour deux raisons essentielles :

- D'abord l'Eucharistie présente, pour lui, le modèle d'un amour unissant, un « résumé de l'amour que Dieu vit en lui-même et qu'il répand dans l'humanité » (double union).
« *La congrégation est invitée à contribuer en qualité de faible instrument à rétablir en l'Église cette totale union des âmes en Dieu et avec Dieu* ».
- Ensuite dans l'Eucharistie, le Père Médaille contemple la face d'un Dieu caché sous les apparences du pain, mais un Dieu agissant et qui se donne avec efficacité. « Vie cachée » et « efficacité » seront pour lui caractéristiques de la manière de vivre des membres du petit dessein.

En suivant la scénographie, je vous propose donc de retrouver les trois volets de lecture dont je viens de vous parler, à chacune des étapes traversées, en repérant l'articulation et le tricotage qui s'opèrent entre elles :

1° **- Les poids des évènements** Je vous invite à prendre la mesure des évènements qui traversent l'histoire et leur prégnance au point de modeler en quelque sorte la manière d'être d'une famille religieuse et d'infléchir parfois son modèle structurel. Je prends un exemple parmi d'autres que vous rencontrerez au cours de votre visite. En Mai 1825, Napoléon I^{er} fait adopter aux congrégations religieuses le système du Généralat qui persiste encore aujourd'hui. Chaque congrégation doit se doter d'une Supérieure générale afin de permettre à l'État d'avoir un seul interlocuteur. Le pouvoir se méfie des multiples communautés autogérées qu'il a du mal à contrôler. Pour les sœurs de St Joseph, il ne s'agit pas d'un simple changement administratif. Cette évolution affecte l'esprit même des origines et va entraîner pour ce nouveau corps apostolique une structure plus proche de celle des monastères que des communautés souhaitées par le père Médaille. Il va de soi que ce changement structurel a eu aussi des conséquences sur les modes de communication entre les communautés de base, la forme de gouvernement, la manière de vivre l'obéissance et les liens avec les laïcs. Ces formes persistent encore de nos jours et devraient être questionnées aujourd'hui, dans la suite de l'aggiornamento demandé par le Concile Vatican II et les invitations faites de nos jours par le pape François à la vie religieuse.

2° **- Le rapport à l'Église** : Sur le Puy, je vous disais qu'au moment de la fondation, elle est foisonnante de vie, de projets : Agnès de Langeac, Anne-Marie Martel sont à l'origine de deux congrégations dans la même période. Le premier supérieur du séminaire ouvert au Puy, Monsieur de Lantages, est appelé par Mgr de Maupas : c'est lui qui soutiendra l'expansion des sœurs de St Joseph après le départ du Père Médaille. La congrégation naît à une période charnière, sur une zone de contacts. Les premières communautés vont se développent, sur l'axe protestant le Puy/ St Etienne.

Par ailleurs vous constaterez que, sur l'ensemble des six périodes que présente la scénographie, le visage de l'Église change profondément au cours des siècles ainsi que le regard qu'elle porte elle-même sur la vie religieuse. Vous remarquerez le rôle d'appel qu'elle va jouer durant les diverses périodes du développement des sœurs de St Joseph. Ces appels divers viennent d'Évêques, de prêtres, de « personnes de condition » comme à l'origine, mais aussi le plus souvent, du cri et de l'appel des pauvres, qui entrainent de nouvelles fondations.

3° - Les répercussions sur la vie des sœurs. En 1902 les lois de séparation de l'Église et de l'État entrainent la fermeture des écoles. L'enseignement est interdit aux congrégations et les établissements scolaires catholiques ferment leurs portes. Les sœurs de Saint-Joseph doivent leur survie en France, au fait d'être également un ordre ouvert à toutes formes de services, en particulier le service du « cher prochain » dans le milieu hospitalier, dans les maisons de santé. Nombre de sœurs de Saint-Joseph changent alors de nom et de diocèse, enseignant dans une semi-clandestinité, ouvrant même parfois des écoles publiques. L'exil hors de France de nombre de religieux, va provoquer un réveil missionnaire étonnant vers l'Afrique et l'Asie et les sœurs de St Joseph n'y échapperont pas. Le Père Médaille n'avait t-il pas écrit comme en une forme de prophétie « *Je considère déjà notre association, qui véritablement n'est rien, établie en quantité d'endroits ! Dieu veuille qu'elle soit établie dans toute son Église !* »

Enfin, au cours de cette visite je vous invite aussi à prendre le temps de vous asseoir un moment sur les fauteuils « Voltaire » que vous rencontrerez sur votre parcours. Deux textes vous accompagneront :

- Le texte d'une lettre écrite par le père Médaille lui-même, sur « le petit dessein », lettre plus communément appelée « lettre eucharistique », texte original, texte fondateur, pour nous. Cette lettre nous dit quelque chose d'essentiel :

  « Le corps de ce chétif néant qu'est le petit dessein, *est comme animé sensiblement par la sainteté d'un Dieu qui a toutes choses immenses.*

  C'est dans le paradoxe d'une vie, « modeste », d'un extérieur « bénin et doux », « simple et candide », ordinaire mais tout rempli d'une « vie intérieure » que doit paraître ce « petit dessein ».

- Quelques récits tirés de l'Évangile selon St Luc qui vous feront ressentir de l'intérieur la portée évangélique de cette forme de vie religieuse désirée par le Père Médaille pour les générations qui l'embrassent et la puissance de son témoignage pour notre siècle actuel. Luc nous rapporte dans son Évangile comment Jésus fut bouleversé, remué dans ses entrailles par le fait que les foules qui le suivaient se trouvaient être comme des foules sans berger. Ce bouleversement le retourne et l'amène à modifier son regard sur ces foules désorientées et à devenir leur berger. Devant les divisions, les pauvretés, les misères de toutes sortes rencontrées, le Père Médaille ne peut pas ne pas partager son questionnement avec d'autres qui font la même expérience. C'est cette expérience fondamentale qui pousse les femmes de l'Évangile vers le tombeau vide. C'est cette expérience qui nous réunit, qui nous fait faire corps, dans l'esprit des origines.

Bonne visite

Sœur Catherine Louis

Dévolution de tutelle

Beauzac, 8 Juin 2018

Chers Parents et Elèves de l'Ecole St Joseph,
Chers Enseignants et Personnels de l'Ecole,
Cher Christophe,
Chers collègues du secteur, …
Madame la Présidente de l'APEL et membres de l'APEL,
Monsieur le Président de l'OGEC et membres du CA,
Père Delorme,
Sœur Anne-Marie, Supérieure des Sœurs Ursulines,

Par l'histoire qui me lie à cette école, par la solennité de l'évènement que nous allons vivre, je peux vous dire que je suis autant ému qu'honoré d'avoir à m'adresser à vous, en tant que délégué de tutelle, représentant de la tutelle des Sœurs de St Joseph.

Dans la première partie de la fête des parents organisée aujourd'hui, vous allez donc vivre la cérémonie de dévolution de la tutelle sur votre école exercée par les Sœurs de St Joseph vers les Sœurs Ursulines. Nous avons voulu placer cette cérémonie à cette occasion parce qu'il s'agit d'un évènement grave, important dans la vie de votre école et nous avons voulu y associer et y inviter tous les parents, tous les élèves, tous les responsables et membres de la communauté éducative.

Pour bien comprendre ce qui va se passer aujourd'hui, il convient d'apporter quelques explications.

Vous devez d'abord savoir que le rôle de la tutelle est avant tout de veiller à ce que les responsables de l'école, particulièrement directeur et OGEC, s'inscrivent dans une mission d'Eglise, que leur activité, leurs décisions trouvent leur source dans une conception chrétienne. Le rôle de la tutelle est aussi d'encourager la vitalité de la communauté éducative en favorisant le climat relationnel de l'établissement et en encourageant les initiatives pédagogique, éducative et pastorale.

On peut dire que la tutelle, c'est l'engagement d'une Congrégation religieuse pour apporter à l'Enseignement Catholique, ici à l'Ecole St Joseph de Beauzac, le dynamisme, les richesses éducatives de ses fondateurs et fondatrices. Pour les sœurs de St Joseph, ce seront le Père Médaille et les premières sœurs, pour les Ursulines, ce sera Angèle Mérici qui choisira sainte Ursule, d'où les Ursulines, comme patronne de ses sœurs.

C'est un esprit à vivre que propose la tutelle à tous les acteurs de la communauté éducative. Pour la tutelle St Joseph, on veillera à accueillir et à accompagner chacun dans sa réalité, on permettra à chacun d'être reconnu et de tenir sa place, on favorisera la simplicité, la cordialité, la bienveillance, la convivialité, la prise de responsabilité, on s'efforcera de se placer au cœur des réalités locales, on annoncera, on célébrera la Bonne Nouvelle de l'Evangile. Pour les Ursulines, et bien… et bien… je laisse évidemment le soin à Sr Anne-Marie de vous présenter l'esprit de sa tutelle. Je peux déjà vous dire que Chris-

tophe, et Yvette Charreyron, directrice de l'Ecole de Bas-en-Basset qui rejoint aussi la tutelle ursuline, ont exprimé leur bonheur et leur plaisir d'être si bien accueillis dans leur giron… au point de nous rendre un peu envieux de la qualité de l'influence et du souffle que les Ursulines répandent déjà dans le réseau.

Je voudrais maintenant rappeler un peu d'histoire, un peu l'HISTOIRE, pour redire l'œuvre immense accomplie ici, dans votre école, par les sœurs de St Joseph.

La congrégation des Sœurs de St Joseph est née au Puy–en-Velay vers 1650. Inspirées par le projet du Père Médaille, les sœurs de st Joseph sont les religieuses new look. Elles adoptent la nouvelle forme de vie religieuse féminine qui se développe à l'époque : témoigner de l'Evangile en se consacrant à Dieu certes mais aussi, et surtout diront certains, en apportant aide à son prochain au lieu de vivre cloîtrées dans les couvents et monastères. Et dans la France bouleversée du 17ème siècle, à Beauzac comme ailleurs, le prochain est tellement pauvre et misérable que la tâche ne manque pas… Les sœurs de St Joseph arrivent à Beauzac en 1676 ! Elles s'attachent à combattre les malheurs de l'époque, la faim, la maladie, le dénuement. On considère que c'est vers 1790 (rappelez-vous qu'on a fêté le bicentenaire de l'école le 24 juin 1990) que commence véritablement leur mission d'éducation et de scolarisation « Elles possèdent alors une salle d'instruction pour faire la classe et dispenser leur savoir aux enfants de Beauzac ». Mais la Révolution oblige les sœurs, qui refusent de prêter serment, à quitter leur maison et à renoncer à l'instruction. Suite à l'épisode révolutionnaire, la communauté se reforme. Les sœurs achètent le château féodal qui constitue aujourd'hui le cœur des bâtiments de l'école puis, pour accueillir les enfants de plus en plus nombreux, font construire l'école St Régis qui deviendra l'école des Frères. Les lois laïques de 1904 qui suppriment les Congrégations contraignent les sœurs à continuer leur mission uniquement de manière civile en ouvrant alors une école libre pour les filles, les garçons étant scolarisés à l'école publique. L'interdiction d'enseigner faite aux religieux sera supprimée en 1940. La loi Debré de 1959 améliorera considérablement les conditions financières de fonctionnement en permettant notamment à l'Etat la rémunération des maîtres. Ce sera bientôt l'heure de la mixité. Puis, la direction de l'école sera confiée à une première directrice laïque, Madeleine Pons. Les Sœurs de St Joseph quittent Beauzac le 13 juillet 1979 (Sr Régis-Marie). Le contrat d'Association donnera à l'école un rôle encore plus important dans sa contribution, dans sa collaboration au service d'éducation tout en conservant son caractère propre. La

gestion de l'école sera concrètement confiée à un Organisme de gestion. Les parents d'élèves seront associés pleinement à la mission d'éducation…

Arrivons maintenant au sujet de notre rencontre : la dévolution de tutelle. C'est-à-dire la transmission de la tutelle des sœurs de St Joseph aux Sœurs Ursulines.

Officiellement, sœur Anne-Marie, je vous transmets donc, au nom de Sœur Monique Vallon, la tutelle de l'Ecole St Joseph de Beauzac. Je vous confie un véritable trésor :

- 127 élèves charmants et travailleurs
- … parents d'élèves heureux de sentir que l'école complète parfaitement leur rôle de premiers éducateurs et reconnaissants de tout ce que les sœurs de St Joseph ont apporté à leur école
- une équipe enseignante unie et compétente : Sèverine, en PS, Anne et Marie en MS/GS, Marie-Noëlle en CP/CE 1, Catherine en CE, …
- des personnels de service et d'encadrement impliqués dans le projet de l'école : Josy, Nathalie, Christiane et Madeleine
- un directeur, Christophe Morange, que vous saurez et aurez intérêt à conserver là ou ailleurs, sinon d'autres ici et là pourraient bien le convoiter

- une association de parents d'élèves animée par A. S. Ollier active et dynamique
- un OGEC efficace, déterminé autour de Hervé Bariol à œuvrer pour le bien des élèves. Ce que fait l'OGEC se voit souvent, parfois un peu moins.

Je vous les confie tous. Prenez-en grand soin. Ils forment une véritable communauté éducative. Sachez qu'ils sont enthousiastes à l'idée de continuer avec vous, avec votre accompagnement, la très belle histoire de l'école St Joseph. Je vous laisse le soin de préciser les bonnes raisons qui amènent aujourd'hui cette réorganisation. En effet, il ne faudrait pas que certains imaginent que les sœurs de St Joseph abandonnent l'Ecole de Beauzac pour je ne sais quelle raison.

Je conclus par la maxime 85 du Père Médaille qui me semble illustrer, de façon plutôt humoristique, la réalité du moment :

« Conduis au point d'achèvement
ce que tu entreprends au service des autres
et, si tu le peux,
laisse un autre le terminer
et en être remercié. »

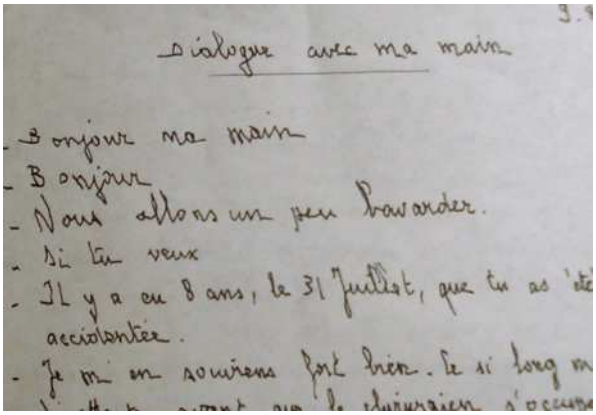
André BARRALLON,
délégué de tutelle

Avec les soeurs de Ste Clotilde

TEMOIGNAGE

Le 26 novembre 2018, décédait à Quincy sous Sénart, Sr Chantal.
Chantal était une personne qui parlait peu, mais répondait toujours avec le sourire à nos visites.
L'été 1983, alors qu'elle était en vacances, elle est tombée avec une bouteille à la main. Les blessures étaient profondes. Malgré de nombreuses opérations et séances de kinésithérapie, sa main droite était irrémédiablement déformée, douloureuse. Impossible de s'en servir dans la vie quotidienne.
Après sa mort, dans ses affaires, nous avons trouvé ce texte écrit par Chantal de sa main gauche.
Nous vous le partageons, puisse-t-il donner du courage à ceux, à celles dont un accident bouleverse la vie.

Dialogue avec ma main. (9/8/91)


Dialogue avec ma main

- Bonjour ma main
- Bonjour
- Nous allons un peu bavarder.
- Si tu veux
- Il y a eu 8 ans, le 31 Juillet, que tu as été accidentée.
- Je m'en souviens fort bien. Le si long m

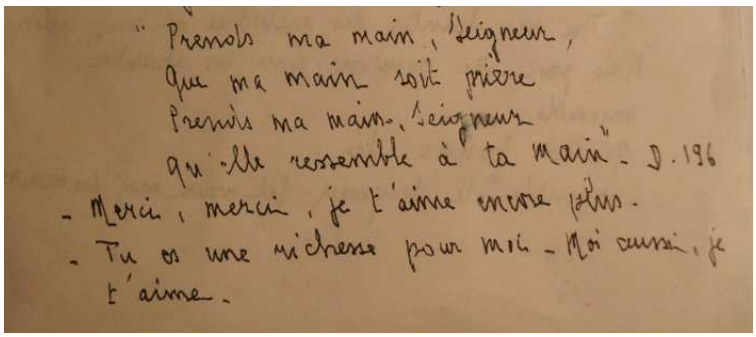
- Bonjour ma main.
- Bonjour.
- Nous allons un peu bavarder.
- Si tu veux.
- Il y a huit ans, le 31 juillet, que tu as été accidentée.
- Je m'en souviens fort bien. Ce si long moment d'attente avant que le chirurgien s'occupe de moi et recouse les uns après les autres, les artères, les nerfs et le tendons... Pendant un mois dans le plâtre…
- Quelle joie quand on l'a enlevé. Mais tu étais fragile comme le verre. « Raide comme la justice » aurait dit maman. Moi, je pensais être un peu pataud, les doigts écartés. Il valait mieux rire.
- Si je n'avais pas eu si mal, j'aurais ri de la tête de la main gauche. Elle riait jaune, elle ne savait rien faire, mais rien…
- Elle avait eu le temps de te regarder. Peu à peu elle s'y est mise. Cela a été laborieux.
- Je crois que ce qui a été le plus difficile, je la regardais faire, c'est quand tu lui as appris à écrire. Il fallait te voir. Pendant longtemps tu tirais la langue. Ce ne devait pas être facile.
- Je me croyais revenue au CP. Je ne pensais pas que c'était si difficile les lettres bouclées. Mais le pire, ce furent les chiffres…
- Mais parlons d'autre chose : les opérations, le kiné.

- Le kiné qui me faisait enfler, enfler et qui, au bout d'un certain temps, te disait : « il faudrait peut-être s'arrêter »…
- Alors pour te faire désenfler, j'ai été chez l'acuponcteur. Cela t'a fait du bien, mais j'ai eu mal pour toi.
- Oui toutes ces aiguilles dans la paume, c'était terrible, terrible.
- Pendant ces longues séances, j'ai eu le loisir de penser au Christ, à sa Passion. J'ai beaucoup prié, beaucoup prié.
- J'ai été contente qu'on s'arrête et qu'on ne te dise plus : « Vous avez une main en plastique ».
- Je riais car je savais qu'elle était vivante.
- C'était un peu normal, tu étais comme translucide. Maintenant, j'ai beaucoup de félicitations à t'adresser, tu as fait tant de progrès.
- Je suis contente que tu me le dises. Je m'applique beaucoup et je suis heureuse moi aussi que tu me fasses davantage travailler. Il y a des choses que je ne ferai plus jamais… Tu l'as accepté, je crois. J'aimerais écrire….
- N'aie pas de regret, tu fais bien d'autres choses et je t'aime comme tu es.
- Alors avant que tu continues à parler, je veux te dire que je n'ai jamais si souvent été embrassée. Je ne dis rien, mais tu comprends de suite et me console quand je deviens violette, quand le sang circule mal à cause du froid et que je gèle, quand je suis si à l'étroit avec la chaleur ou l'humidité ;
- Oui, je t'aime comme tu es. Pour moi tu es belle, précieuse. J'aurais pu te perdre…
- Tu me fais chaque jour un beau cadeau.
- C'est le plus beau que je puisse te faire. Te faire recevoir le Corps du Christ. Alors là, je suis contente et, chaque fois que tu le tiens je demande à Jésus que tu sois louange, action de grâce, intercession. Et tu remplis bien ton rôle. Que de grâces tu m'as obtenues.

Bénie sois-tu, ô ma main, pour toute la richesse que tu m'as apportée. En un instant ma vie a basculé et en un instant je suis entrée dans un autre monde. Tu m'as ouvert les yeux sur les handicapés de tous genres, tu m'as fait connaître le monde des souffrants, des vieillards, tu m'as fait connaitre la solitude, mais plus encore le sens de la vie, la valeur de la vie qui ne se regarde pas au nombre des choses faites, mais à l'offrande intérieure, à l'acceptation en vérité de ses limites, impuissances, dépendance.
Bénie sois-tu ô ma main, de ce que par le fait d'une certaine inaction, tu m'aies ouvert les yeux, les oreilles, le cœur au monde proche ou lointain. Mon cœur bat à un autre rythme.
Bénie sois-tu ô ma main, pour cette lumière qui jaillit de tes cicatrices, de ce que nous souffrons ensemble demandant que tout cela soit grâce pour le monde. Tu es belle et je t'aime.

- Merci de ce que tu me dis. J'aimerais te redire des paroles que tu aimes et me font du bien parce qu'elles donnent du courage.
- Je t'écoute volontiers.
- Moi, ton Dieu, je te saisis par la main droite, je te dis : Ne crains pas, je viens à ton secours. (Is 41,13)
Moi je t'ai pris par la main et t'ai formé, je t'ai désigné … pour ouvrir les yeux des aveugles, pour faire sortir de prison les captifs … (Is 42,4)
Et puis, celle que je préfère, toi aussi, je crois, car je te l'entends dire souvent : Vois, je t'ai gravé sur les paumes de mes mains » (Is 49, 16)
- Oui, il y a bien des choses qui se sont gravées : tous ceux que je t'ai confiés, car ils avaient besoin de secours. Tu as beaucoup de prix pour moi. Tu me chantes des mélodies qui sont uniques. Mais peut être pouvons-nous en chanter ensemble.
- Quelle bonne idée !
- Ensemble : « Le Seigneur fit pour moi des merveilles »
« Je te bénis mon Créateur, pour la merveille que je suis »
Tous ces trésors au fond de moi que tu as mis sans faire de bruit.
Tu es pour moi un trésor incomparable.

C'est un peu comme un pot-pourri que nous faisons, cela ne te fait rien.
- Oh non ! car je continue :
Les mains ouvertes devant toi Seigneur, pour t'offrir le monde,
Les mains ouvertes devant toi Seigneur, Notre joie est profonde.
Tu n'auras plus honte de moi.
- Non je te le promets. Nous venons de tisser ensemble des liens extraordinaires. Aussi je demande encore :
Prends ma main Seigneur,
Que ma main soit prière
Prends ma Main Seigneur,
Qu'elle ressemble à ta main. (D 196)


" Prends ma main, Seigneur,
Que ma main soit prière
Prends ma main, Seigneur
qu'elle ressemble à ta main" - D. 196
- Merci, merci, je t'aime encore plus.
- Tu es une richesse pour moi - Moi aussi, je t'aime -

- Merci, merci, je t'aime encore plus.
- Tu es une richesse pour moi. Moi aussi, je t'aime.

Sœur Geneviève Genevrier

UN PEU DE FANTAISIE

RECETTE DU GÂTEAU COMMUMAUTAIRE

Si vous voulez réussir "La COMMUNICATION"

Travaillez à cœur ouvert.
Dans un plat de CONFIANCE, saupoudré de fleur d'ÉCOUTE
Versez une bonne mesure d'ACCUEIL CORDIAL,
une mesure de RESPECT et LOYAUTÉ,
une large mesure de PARDON 100 LIMITE.

Ajoutez quelques pincées de DISCRÉTION.
Parfumez à l'élixir de l'HUMOUR.
Laissez mijoter dans une terrine de SILENCE et DISCRÉTION.

Dans un deuxième temps, surveillez l'OUVERTURE, la DISPONIBILITÉ
Arrosez avec profusion d'AMABILITÉ-SERVIABILITÉ.
Crevez, s'il est besoin, les boursouflures des conflits,
antipathies, parti-pris,

Prenez du TEMPS.

Vous obtenez une bonne pâte lisse et consistante.
Disposez-la en couronne de PARTAGE sur un plat à DIALOGUE.
Cuisez au grand feu de l'AMOUR, bien chaud.

INFORMATIONS

Dates des prochains conseils Institut :

Du 18 au 22 mars 2019
Du 23 au 26 avril 2019
Du 27 au 29 mai 2019
Du 17 au 21 juin 2019
Du 8 au 12 juillet
Du 2 au 6 septembre 2019

Conseil Apostolique :
Du 4 au 7 juillet 2019

La communauté des Sœurs de Monistrol sur Loire ont été très touchées de vos appels téléphoniques, vos petits mots, vos prières, votre amitié, lors du décès de :

Sœur Pierre-Marie Gauthier

Elles vous en remercient.

Michèle, Germaine, Bernadette remercient toutes les sœurs et amis laïcs pour leur présence, leur prière, leur soutien au moment du décès de

notre sœur, Simone.

Nous avons été touchées et réconfortées, Merci

La communauté d'Annonay, la Ste Famille

INFORMATIONS :

Merci de prendre note des adresses mails et postale de la maison St Régis d'Aubenas :

Communauté Religieuse - Maison St Régis 1 rue Docteur Saladin 07200 AUBENAS

La communauté n'a plus de boite postale depuis plus d'un an.
Merci de ne plus la noter sur vos envois**.**

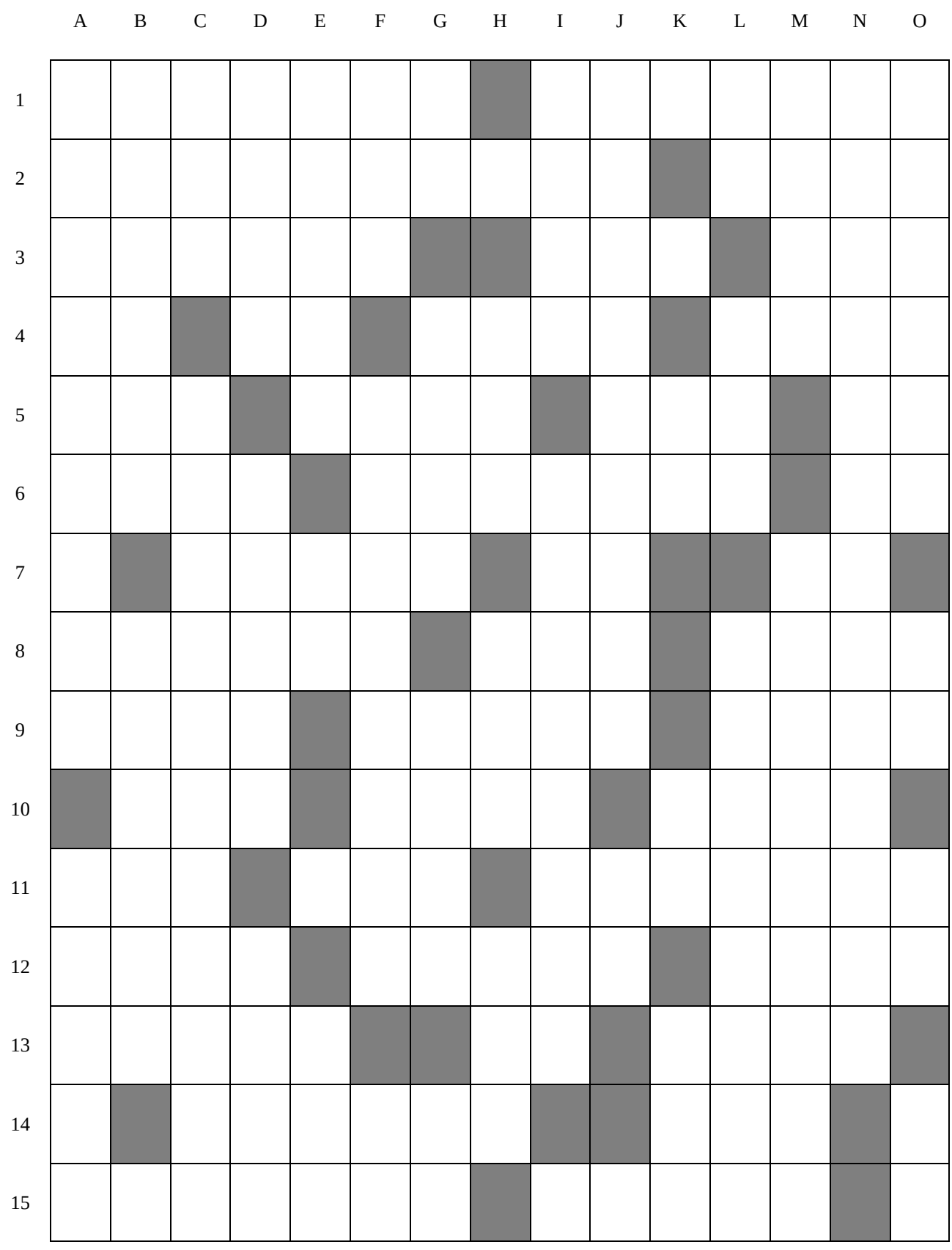
Adresse mail de Sr Eliane MASSU : **maseliane07@gmail.com**

Adresse mail de la **maîtresse de maison :**
qu'il faut joindre pour tout ce qui concerne l'accueil : **m2maisonsaintregis@gmail.com**

DÉTENTE

Mots croisés

Résultats en avant dernière page



HORIZONTALEMENT :

1. Pas réussies – Ecrase
2. Habitude de compter – en compagnie
3. Marque d'essence – dans le désordre, oiseau bavard – accompagne ric mais à l'envers
4. Une condition – Union de pays européens – Instruments de torture bien dépassés – un futur décidé
5. Indique une ressemblance – fleuve espagnol – service après vente – Nouveau testament
6. On aime le petit, mais le grand dérange – étape indispensable de la lessive – c'est-à-dire
7. Un voué, en d'autre temps – N'importe qui – Coefficient intellectuel inversé
8. Lieu d'apprentissages – en désordre, il peut changer la situation – respire fort, à l'envers
9. En anglais, une voile – Le minimum quotidien – Une petite tape à l'envers
10. Arrivée – Greffa – Permission abrégée
11. MAC en désordre – Unité de mesure de surface – Gelées ou parfois folles
12. Ville de Normandie – Un fournisseur d'accès à Internet (en changeant le Z en S) – Ville désordonnée du dijonnais dont la 3ème lettre est un O
13. Non acquis mais donnés – Ile de France – aussi, en langage populaire
14. Tissus polyester – Fleur symbole de la royauté
15. Procura sécurité – elle est très appréciée.

VERTICALEMENT :

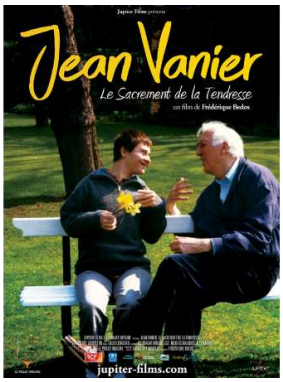
A. Familier : épuisées – dureté de la vie pour certains
B. Tuée – Joli mot pour bavardage médisant
C. Bruit du vent dans un trou (à l'envers) – ondulations ou baptêmes d'urgence
D. Permet de rouler sans bruit – Protestation bruyante et unanime – de grandes familles
E. Vent poétique prolongé – Négation – Initiales de la Russie post-soviétique (inversées)
F. Mail mal écrit, à l'envers – Brasier renforcé en son milieu – sentier de grande randonnée
G. Parfois dit pour oui – Prendre au passé simple – Les uns en anglais – Fleuve côtier du Nord
H. ? – En anglais, dehors – Médecin spécialiste
I. Organe précieux – Amie ou épouse ou soeur
J. Urgente – 2 voyelles
K. Assemblée générale abrégée – Papillon indésirable – Engin volant
L. Soleil – Plante aquatique – Hésité, balancé
M. À l'envers, réjoui – Appelle quelques précisions
N. Machinalement
O. Non orale – Exclamation – Société Anonyme – Initiales sacrées.

NOUS AVONS AIMÉ...

<u>UN LIVRE</u> : « **L'ami parti devant** » de Fadila Semaï - Editions Albin Michel

Vingt ans après l'assassinat des moines de Tibhirine, un épisode de la vie de leur prieur restait encore mystérieux : on savait qu'au temps de la guerre d'Algérie, Christian de Chergé, alors sous-officier, avait noué une forte amitié avec un certain Mohamed, qui l'aurait un jour sauvé d'un guet-apens des « rebelles », et l'aurait ensuite payé de sa vie. Mais qui était ce Mohamed, et en quoi ces événements avaient-ils influé sur le destin de Christian de Chergé ?
Fadila Semaï, mue à la fois par son instinct de journaliste et par sa fascination pour une telle rencontre improbable entre le chrétien et le musulman en des circonstances si tragiques, a voulu mener l'enquête. Lorsqu'elle arrive à Notre-Dame de l'Atlas, elle ne possède alors que quelques éléments épars, mais grâce aux soufis qui avaient entretenu une relation de fraternité spirituelle avec les moines, elle parviendra à dénouer tous les fils de l'histoire. Elle découvrira surtout, à travers un document totalement inédit signé de Christian de Chergé, la qualité de relation qui l'a uni avec son « ami parti devant », et combien cette rencontre fut décisive pour la spiritualité du dialogue que le prieur a plus tard élevée à son plus haut degré. Dès lors, pour l'auteur comme pour le lecteur, cette enquête passionnante devient aussi une quête, qui nous conduit bien au-delà du « sacrifice » des moines, vers une expérience de fraternité universelle.

<u>UN FILM</u> : « Jean Vanier »



Aux côtés de mère Teresa, de l'abbé Pierre, de Sœur Emmanuelle, Jean Vanier fait aujourd'hui figure de prophète dans un monde dominé par la compétition, le pouvoir et l'argent. Il a fondé les communautés de l'Arche autour de la pire des exclusions, celle dont sont victimes les personnes qui souffrent d'un handicap mental. Ce film rend hommage à Jean Vanier, fondateur de l'Arche et humaniste.
Promis à une brillante carrière militaire, ce fils de Gouverneur Général du Canada fait le choix de mettre sa vie au service des plus faibles. L'Arche est née en 1964 d'une rencontre entre Jean Vanier et deux hommes avec un handicap mental. A l'époque, les personnes présentant des troubles mentaux sont considérées comme le rebut de l'humanité et enfermées à vie dans des asiles psychiatriques où la vie n'est pas tendre. Profondément touché par leur détresse, Jean Vanier décide de vivre avec eux dans une petite maison du village de Trosly Breuil dans l'Oise. C'est le début de l'aventure... Aujourd'hui en France, L'Arche accueille plus de 1200 personnes en situation de handicap mental dans 33 communautés. La fédération internationale est présente dans près de 35 pays avec 147 communautés sur les 5 continents. Le message de Jean Vanier bouscule les tabous et rend hommage à la vulnérabilité. Ce film au message puissant et universel est un véritable plaidoyer pour la Paix.

UN CONTE BIBLIQUE :

L'histoire d'un simple charpentier qui aimait tout le monde

Lectures

Bible – Matthieu chapitres 1 et 2 ; Luc chapitres 1 et 2.
– Psaume 27(26).

Autre – Xavier León-Dufour, "*Le juste Joseph*" in Nouvelle Revue Théologique, nº 81, 1959, p.225-231.

C'est la très belle histoire d'un simple charpentier dont le destin fut tellement humain, si profondément humain qu'il en devint gracieusement divin. Il s'appelait Iehosseph bèn Ia'acob et naquit au pays de Galil. Écoutez bien ce qui suit.

Iehosseph avait appris les rudiments de la menuiserie au service de son père Ia'acob bèn Matân, lointain descendant du roi David. À dix-huit ans, à l'âge de la chuppa traditionnelle, Iehosseph se disait trop occupé pour penser à se marier : il allait poursuivre des études, en vue d'un brevet de maître-charpentier, auprès de la Corporation de Ieroshalaîm. Durant son séjour dans la Cité sainte, il occupait ses heures libres à prier dans la grande Maison de Dieu, ce qui l'enchantait, car cela correspondait à un rêve intérieur qu'il nourrissait depuis toujours. Il avait souvent prié avec ferveur un psaume qu'il chérissait : "J'ai demandé une chose au Seigneur, la seule que je cherche : habiter la maison du Seigneur tous les jours de ma vie". Et il ajoutait modestement : "Ne pourrais-je pas, Seigneur, devenir moi-même ta maison de silence et d'amour?"

Il obtint avec succès le brevet de maître-charpentier, car il était très adroit et appliqué. Mais cela ne lui monta pas à la tête ; il revint au pays de Galil et se mit au service de ses concitoyens. Tout le monde l'aimait, Iehosseph. Il était un homme simple, humble en paroles et en actes. Surtout, il avait reçu le don extraordinaire d'aimer tout le monde. Il aimait tellement tout le monde, et son Elohîm par-dessus tout, que secrètement il avait décidé de ne pas se marier. Son cœur voulait rester ouvert à tous et non se refermer sur une ou quelques personnes. Il dépassait alors la trentaine et sa mère désespérait de le voir enfin prendre femme…

Un jour, il entendit parler d'une jeune fille de son patelin qui vivait une aventure spirituelle semblable à la sienne ; la mère de l'une en avait parlé à la mère de l'autre – car toutes les deux étaient préoccupées par ces décisions d'entêtés ! On ne vivait pas facilement le célibat volontaire en ces temps, à moins d'adhérer aux doctrines sévères des moines Esséniens. Aussi Iehosseph décida-t-il de s'approcher doucement de la jeune Miriâm (elle s'appelait ainsi) afin de savoir ce qui en était. Ils s'entendirent profondément sur leur amour de l'Elohîm et sur le sens à donner, ensemble, à leur amour et à leur vie. Iehosseph protégerait Miriâm qui avait seulement quinze ans et que les prétendants de tous âges courtisaient déjà : elle était tellement belle et douce. Ils se promirent l'un à

l'autre et annoncèrent que leur destin serait scellé à la fin de l'année traditionnelle des fiançailles. Cela arrangea bien des affaires dans le village, et surtout nos deux oiseaux mûrissaient ensemble leur projet de consécration de leur vie à Dieu … et, imaginez, à deux ! Et ainsi fila la vie, douce et belle … pour quelques temps.

Un jour en effet – ou plutôt au petit matin de ce jour – Iehosseph allait se mettre au travail dans son échoppe quand il vit arriver sa fiancée en tenue de voyage, des paniers aux deux bras, l'air très affairé. Elle lui confia qu'elle partait pour Ein Karem, un petit hameau perdu dans les montagnes de Iehouda. Elle lui demanda de lui faire confiance et, à son retour, elle lui ferait part d'un plus grand secret. Car elle avait reçu une visite du Ciel, durant son oraison de nuit, et elle devait tout de suite se rendre auprès de sa vieille cousine Élishèba qui était enceinte. Iehosseph demeura bouche bée, se demandant que pouvait signifier cette histoire de visite du Ciel et de cousine enceinte…

Et il resta ainsi durant trois mois : pensif, rabotant son bois jour après jour, et gardant le silence sur les motifs du départ rapide de sa fiancée. Des voisins le taquinaient en passant, lui disant : "Maître Iehosseph, dis-nous : qu'as-tu fait de ta jeune fiancée ? Tu ne crains pas de la perdre en la laissant courir par les montagnes ?" Mais Iehosseph ne craignait pas ; il savait que Miriâm vivait de Dieu comme lui, et il était sûr d'elle. Toutefois, cette histoire de "Ciel en visite sur la terre" et de "vieille cousine enceinte" l'intriguait beaucoup. Surtout que, entre temps, la rumeur courut que le vieux couple Zekharyah et Élishèba d'Ein Karem mettait au monde un fils mâle, et cela dans des circonstances exceptionnelles. Iehosseph se demandait : "Se pourrait-il que le Messie nous vienne d'Ein Karem ? et que ma fiancée en eût vent de par le Ciel lui-même ?" Si c'est cela, il pouvait s'attendre à tout, pensait-il. Il se reprochait de ne pas s'être imposé pour accompagner sa fiancée par la route des montagnes. Et surtout il avait bien hâte qu'elle revienne au village.

Elle revint après trois mois d'absence. Elle était enceinte, à son tour, la petite Miriâm, précisément de trois mois ! Elle s'en ouvrit à Iehosseph, lui racontant la fameuse visite du Ciel à laquelle elle avait fait allusion lors son départ en flèche, trois mois plus tôt. Et Miriâm lui demanda si elle pouvait venir habiter chez lui avant la date prévue pour la noce : elle voulait protéger son secret et aussi éviter les commérages du village. En ce temps-là, dès que les fiançailles avaient lieu, la promise était déjà considérée comme épouse devant la loi, et les fiancés pouvaient cohabiter s'ils le voulaient, en attendant la célébration du mariage – laquelle demandait de longs préparatifs parce tout le monde du canton pouvaient y assister et boire du bon vin. Le mariage n'était pas seulement l'affaire d'une ou deux familles, mais de tout le village et des alentours, et l'époux en assumait la charge ; la loi lui donnait un an afin de pourvoir à tout.

Quand Miriâm proposa à son fiancé de la prendre chez lui, Iehosseph demeura perplexe. Ce n'était pas la cohabitation qui le préoccupait, mais bien cette fameuse intervention du Ciel qui dépassait les normes de toute vie mystique ; on n'avait encore jamais vu rien de pareil, même dans le Livre sacré des Écritures.

Sans dire pourquoi, il demanda à Miriâm de lui laisser le temps de réfléchir, en toute discrétion. La discrétion était encore possible puisque l'événement mystérieux se dérobait aux yeux des curieux grâce au vêtement ample de la fiancée.

Iehosseph se questionnait : que faire ? Si la chose s'ébruitait, avant qu'ils n'habitent ensemble, on conclurait que Miriâm a trompé son époux ; et elle encourrait le châtiment des adultères. Cela Iehosseph ne pouvait l'accepter. Et il comprenait la hâte de Miriâm à joindre le foyer nuptial. Mais, homme de profonde vie intérieure, Iehosseph percevait la grandeur du mystère que Miriâm lui avait révélé. Un respect immense de l'œuvre de Dieu s'était emparé de lui. Un respect qui lui commandait de se taire, de ne pas intervenir en ce que Dieu lui-même réalisait. Il ne se voyait pas disant au monde : "Moi, Iehosseph bèn Ia'acob bèn Matân et caetera (jusqu'à David !), je suis le père du Messie de Dieu". C'était une irrévérence qu'il ne pourrait se permettre ; et tout s'embrouillait dans son esprit. Une chose demeurait claire : en toute justice, devant Dieu et devant les hommes, il devait abandonner l'affaire à Dieu qui, lui, continuerait son œuvre comme il l'avait commencée. Il ne se sentait pas appelé à s'entremettre dans des voies divines exceptionnelles. Aussi "cherchait-il le moyen de renvoyer Miriâm en secret, pour ne pas la diffamer".

Cette nuit-là, Iehosseph mit beaucoup de temps à s'endormir. Il y parvint toutefois en se répétant paisiblement que Dieu savait ce qu'il voulait et saurait parvenir à ses fins. Que c'était son affaire ! Et c'est alors que, en songe, un Messager du Ciel s'adressa à lui, en le saluant de la sorte : "Iehosseph bèn David". Quoi ? fils de David ? Mais son père ne s'appelait-il pas Ia'acob bèn Matân, et lui-même Iehosseph bèn Ia'acob ? Que signifiait cette salutation ? Alors l'Envoyé le lui dit : "Ne crains pas de prendre chez toi Miriâm, ton épouse. Car ce qui est le fruit du Souffle sacré en elle, toi Iehosseph bèn David, tu lui donneras un nom qui l'inscrira au lignage humain du Grand Roi. C'est toi qui en seras le garant devant la Loi, tandis que Miriâm, en le mettant au monde, lui transmettra le sang du roi David, votre ancêtre commun – et l'ancêtre humain de Iéshoua".

Iehosseph se réveilla, ce matin-là, rempli de paix et d'une grande joie. Il sentait profondément que Dieu lui avait parlé dans son rêve, et qu'il l'appelait à collaborer modestement et indispensablement à son projet de salut. Dans le silence de son être et aux yeux du monde. Iehosseph était heureux de consentir au projet de Dieu. Le Livre sacré de l'Annonce termine ainsi son récit avec la sobriété qu'on lui connaît :

"Une fois réveillé, Iehosseph fit comme le Messager du Seigneur lui avait prescrit :

il prit chez lui son épouse ; et, sans qu'il l'eût connue, elle enfanta un fils auquel il donna le nom de Iéshoua".

Ainsi commença une vie nouvelle pour Iehosseph et pour Miriâm. Ils avaient beaucoup désiré vivre tout près de Dieu : leur prière fut super exaucée. Ils avaient désiré la tranquillité du quotidien fidèle : cela s'avérait le moins sûr du monde pour la petite famille déjà mise en route. De fait, le bébé n'était pas encore né qu'ils entreprenaient un long chemin, fort terreux, qui les mènerait beaucoup plus loin qu'ils ne s'attendaient. Mais cela est une autre histoire… que je vous raconterai peut-être un jour.

Gilles Cusson, sj
Contes bibliques

ELLES NOUS ONT QUITTÉES

Sœur Thérèse SOULIER
(Décédée le 01/01/2019)

Mardi dernier, aux premières heures de la nouvelle année, l'annonce du départ de notre sœur Thérèse a surpris douloureusement beaucoup d'entre nous. Depuis quelques semaines on avait pu remarquer des signes de l'affaiblissement de sa santé, mais son tempérament énergique la poussait toujours à aller de l'avant ; la semaine dernière, elle participait encore à l'atelier de gymnastique, à 96 ans !

Noémie Soulier est née en Lozère, à St Alban sur Limagnole, dans une famille d'agriculteurs, laborieuse et chrétienne. A l'école de son village, auprès des sœurs de St Régis, elle découvre la vie religieuse et se sent appelée à donner sa vie au Seigneur. C'est dans cette congrégation qu'elle réalisera son désir en entrant au noviciat à Aubenas en 1939. Deux ans plus tard, elle prononcera ses premiers vœux en la fête de St Régis, le 16 juin 1941. Elle fera sa profession perpétuelle le 25 août 1947.

Son noviciat terminé, Sr Thérèse commence un long périple, envoyée à travers petits villages et grandes villes, du Plagnal à Asnières et à Montpezat, de Viviers à Décines et à St Just. Dans ces milieux très divers, notre sœur remplit toujours la charge de cuisinière avec beaucoup de compétence et beaucoup d'amour.

L'année 1968-1969 marque une halte avant un nouveau départ, la congrégation St Régis décide de fonder une Mission au Cameroun. Sr Thérèse sera pendant 11 ans une des trois premières missionnaires. Mais avant de partir elle tient à acquérir des compétences qui lui permettront de bien servir ses frères lointains. Elle opte pour l'apprentissage de la mécanique et manifeste très vite une remarquable habileté pour réparer les voitures et autres véhicules. Au Cameroun, ses connaissances seront appréciées et souvent sollicitées. Dans le même temps, grâce à elle la maison des sœurs devient un lieu d'accueil, ouvert et convivial, spécialement pour les prêtres.

De retour en France en 1990, c'est à Aubenas qu'elle poursuit sa mission dans les maisons de retraite des Arcades et de Ste Marthe. La petite communauté s'établit ensuite au quartier des Oliviers, près de la chapelle récemment construite. Elle y déploie les mêmes qualités de proximité, d'accueil et de service. Les paroissiens de ce quartier ne l'ont pas oubliée.

Mais pour Sr Thérèse et ses deux compagnes sur qui elle n'a cessé de veiller avec affection, l'heure vient de rentrer en maison de retraite, en 2008, à St Régis où ceux qui les ont connues aux Oliviers aiment venir les rejoindre.

En 2016, c'est ici à l'EHPAD St Joseph que Sr Thérèse vient vivre la dernière étape de sa longue vie donnée, des journées tissées de prière, de petits gestes d'accueil et d'échanges de services, qui donnent la paix. C'est dans cette paix de Noël que notre sœur nous a quittées pour entrer dans la lumière de Dieu. Nous rendons grâce à Dieu.

Sœur Pierre-Marie GAUTHIER
(Décédée le 16/01/2019)

Marie-Rose Gauthier est née au Puy en Velay le 9 janvier 1939, aînée d'une famille de cinq enfants ; elle fréquente l'école primaire de Saint-Haon, puis le collège et lycée Saint-Joseph du Puy en Velay. Poursuivant des études universitaires avec succès, elle est professeur de sciences naturelles ; elle enseigne à Brioude de 1961 à 1963. Elle entre au noviciat cette même année, elle fait son premier engagement en 1966, l'engagement définitif le 8 septembre 1971.

C'est au Puy qu'elle sera professeur de 1966 à 2001.
Lorsque sonne l'heure de la retraite, c'est dans la région lyonnaise qu'elle est envoyée, après avoir bénéficié d'une année sabbatique bien méritée, c'est auprès des collégiens, lycéens, étudiants étrangers qu'elle s'investit bénévolement. Elle collabore à la formation permanente des religieuses et religieux.
En 2010, Pierre-Marie, tu rejoins la communauté des sœurs ainées à Monistrol S/Loire, plus particulièrement chargée de l'animation spirituelle. Chaque semaine tu rassemblais la communauté pour un temps fraternel de prière, de partage ; la beauté des montages que tu réalisais toi-même invitait chacune à l'action de grâce. Nommée responsable de la communauté tu avais un grand souci de chacune de tes sœurs et tu avais toujours peur de ne pas en faire assez pour elles. Aujourd'hui, peinées par ton départ si rapide, chacune te remercie et t'accompagne de sa prière.

Sœur Henriette MAURY
(Décédée le 21/01/2019)

Cet après-midi, en cette fin janvier, vous nous invitez à venir rendre grâce au Seigneur pour la belle et longue vie qu'il vous a donnée.
Le 18 Aout 1922 vos parents accueillaient au sein de la famille un bel enfant qui allait faire la joie de tous les membres.
La bénédiction du Seigneur se complétait par un appel à la vie religieuse que vous avez entendu à l'âge de 23 ans.
C'est en 1947 que vous avez prononcé vos premiers vœux après une formation de deux ans dans la congrégation de Marcillac.
Votre amour pour le Seigneur allait alors se concrétiser dans l'enseignement auprès d'enfants du primaire en milieu rural. Avec une grande patience vous les avez accompagnés chacun sur son chemin d'écolier, les préparant à être des parents aimants et ouverts aux autres.
Le goût de vivre, de fêter tout événement dans la joie, était pour vous un moyen de rendre la vie plus belle, et ainsi de donner aux autres les dons que le Seigneur avait mis en vous.
Avec vous, par les chants, des contes, les nombreuses devinettes qui étaient en vous, les moments de rencontre devenaient des temps de repos.
Après les communautés de St Christophe, Le Vibal et surtout St Julien de Malmont, c'est ici que vous rejoignez les autres sœurs de la congrégation de Marcillac.
Les 4 ans passés à la résidence vous ont permis encore de développer votre amour pour la nature, les fleurs, les petites étaient surtout privilégiées pour faire, une fois séchées, de belles cartes appréciées par les résidents.
Attentive aux personnes mal voyantes vous alliez régulièrement leur rendre visite et leur lire les dernières nouvelles de la région. Dans ce même élan apostolique, vous nous rappeliez très souvent les temps de préparation des offices ou des temps de prière.
Henriette, laissez-moi simplement vous dire que nous garderons toujours de vous votre sourire et ce souci de penser aux autres.
Aussi c'est avec vous que nous entrons dans ce temps d'action de grâce et de prière pour toutes ces personnes que vous quittez et qui vont se trouver seules.

Sœur Irène LAURENT
(Décédée le 21/01/2019)

À l'écoute d'un parcours de vie en ses principales étapes :

Commencement : À Mazan L'Abbaye, dans la petite ferme de la Vialle, le 1er Septembre 1930 naissait Marcelle Laurent dans le foyer d'agriculteurs fondé par Maria Charre et Pierre Laurent. Marcelle sera la troisième d'une famille de 9 enfants dont une petite sœur prénommée Irène décédée à l'âge de trois ans. Trois garçons et 5 filles continueront leur route. Ils restent 5 aujourd'hui, pour accompagner, avec nous tous, celle qui est devenue Sr Irène en entrant dans la Congrégation des sœurs de St Joseph à St Etienne de Lugdarès en Septembre 1947. Sœur Irène a prononcé ses premiers vœux en Septembre 1949 et célébré sa profession définitive à l'âge de 24 ans, en Septembre 1954.

C'est dans cette même Congrégation que sa sœur Chantal, présente ici et qui l'a accompagnée de très près ces dernières années, était venue la rejoindre en 1953. Qu'il s'agisse de vocation religieuse ou de vivre sa foi et ses engagements dans une vie séculière, les uns et les autres, membres de la famille, ont tracé leur chemin pour y faire fructifier la vie reçue. Cette vie reçue qui porte la marque de solides racines : foi, simplicité de vie, nourrie par une fraternité profonde, le sens de l'accueil et du service qui fructifie selon les talents particuliers de chacun.

Le parcours de Sr Irène est lui, très marqué par les missions qui lui ont été confiées et pour lesquelles elle a eu à cœur d'acquérir, chemin faisant, de solides compétences. En témoignent ces temps d'étude, de formation qui l'ont jalonné.

I/ Mission dans le service de l'enseignement tout d'abord.

Entre 1948 et 1954, Sr Irène est enseignante dans de petites écoles rurales en Ardèche et en Lozère, puis elle suit trois années d'études à Aix en Provence pour devenir Professeur, d'abord à St Etienne de Lugdarès, puis au collège de Lalevade où elle assume aussi la mission de directrice. Après deux années d'études complémentaires, 1964-1966, à la faculté de lettres de Lyon pour une licence de lettres modernes : français et Espagnol elle va enseigner un an au cours St Joseph de St Etienne de Lugdarès puis devient directrice et professeur au Collège St Joseph de Ruoms de 1967 à1970.

Au cours de l'année 1970-71 il lui est demandé de suivre une formation pédagogique à Paris en vue de lui confier une mission de formatrice et directrice du Centre pédagogique de l'enseignement catholique, situé à Aubenas les Glycines. Mission qu'elle exercera de 1971 à 1973.

Enfin de 1973 à 1991 : 18 ans passés comme professeur de lettres à Ruoms et au Lycée Jules Froment.

Cette longue mission d'enseignement, Sr Irène l'accomplit avec beaucoup de dynamisme, alliant rigueur et compétence, que ses anciennes élèves gardent en mémoire. Mais on souligne aussi que cette rigueur et son exigence n'ont rien de rigide, car sa façon d'enseigner éveille l'intérêt, suscite le goût d'apprendre et s'accompagne chez elle d'une attention bienveillante sachant reconnaître et souligner chez ses élèves, leurs capacités personnelles, pour favoriser et encourager leur mise en œuvre.

Ce goût pour la transmission s'est encore déployé à travers des services s'adressant à des pairs ; groupes de sœurs qu'elle a accompagnées par des sessions de formation au C.AP lors de la passation des écoles aux contrats d'association. Beaucoup se souviennent de ces stages d'été et y ont apprécié ce partage des compétences et les qualités pédagogiques de Sr Irène. Elle a eu occasion aussi d'accompagner un groupe de cinquantenaires désireuses de faire un pèlerinage sur les pas de Saint Ignace en Espagne, les faisant bénéficier entr'autres de sa connaissance très précieuse de la langue espagnole.

Sensible aussi au besoin de formation dont son frère Maurice lui a fait part tandis qu'il était en Roumanie, mandaté par sa propre Congrégation, volontiers Sr Irène s'est rendue deux années de suite en Roumanie en 94-95 pour donner des sessions de français à des séminaristes roumains. Elle se plaisait à dire alors qu'elle avait deux pays : la France et la Roumanie.

II/ Mission vécue dans le monde de la santé entre 1991 et 2008 : 17 ans. Ayant pris sa retraite d'enseignante et nommée à la cté de Montagnac : St Etienne de Fontbellon, Sr Irène s'engage dans un service d'aumônerie bénévole sur Aubenas : l'hôpital et maison de retraite Boisvignal. Ce service lui tenait à cœur, en témoignent son assiduité pour des visites régulières et un souci réel de formation pour les visiteurs bénévoles.

Dans sa relation de présence et d'écoute auprès des personnes en souffrance, elle apprenait aussi à leur contact, à prononcer les mots justes pour exprimer sa foi et prier avec ceux qui cherchaient à traduire la leur.

Cette nouvelle mission au service de personnes devenues vulnérables l'a beaucoup marquée. Elle y a consacré aussi beaucoup d'énergie. Puis est venu le temps pour Sr Irène, d'être confrontée à sa propre vulnérabilité, ce qui a conduit à envisager son entrée en maison de retraite en Nov 2009.

Cette décision et ce passage ont été une épreuve pour elle, un passage très difficile à assumer.

Cependant au cœur de sa vulnérabilité grandissante et de son mal être, elle a toujours gardé une attention, une ouverture à autrui et son sens de l'accueil. Elle y a été grandement aidée, par la qualité de relation, la bienveillance, du personnel, le soutien des équipes de soin, des animatrices et bien sûr celui des sœurs référentes qui veillent aussi et offrent à leurs sœurs de précieux services. Bien sûr, la présence attentive et soutenue, les visites régulières de ses proches ont accompagné Sr Irène en cette étape plus rude. Elle s'est montrée très sensible et touchée par les visites des plus jeunes : neveux, nièces et petits neveux et nièces.

Ainsi, dans cet univers particulier où les forces déclinent, où parfois la souffrance s'installe, où les moments d'angoisse deviennent envahissants, heureusement quelques étoiles se lèvent et aident à éclairer les passages obscurs. Que soient ici remerciés au nom de sr Irène et de sa famille, tous ceux et celles dont la qualité de présence et les soins quels qu'ils soient, lui ont apporté un peu de clarté et redonné confiance.

Ici même, Sr Irène, nous en sommes témoins, a choisi au cœur de ses impasses de s'orienter vers Dieu, s'adressant à lui, souvent spontanément, pour confier ses craintes, déposer ses peines, demander sa « miséricorde » comme elle aimait lui dire et demeurer dans Sa Lumière. Une Lumière qui nous offrait parfois un signe : celui d'une présence inattendue comme venue d'ailleurs quand s'éclairait tout à coup son visage aussi expressif que lumineux. Signe qui me rappelle ces quelques versets de l'hymne, partagés avec elle un certain soir, lorsqu'approchait cette heure de l'angoisse !

« Lorsque du poids de ma misère,
ta main voudra me délivrer,
Sur une route de lumière, d'un cœur joyeux,
je marcherai… »

Ne serait-ce pas à ce rendez-vous de lumière que Sr Irène ce soir voudrait tous nous convoquer, après avoir franchi si discrètement ce lundi 21/ janvier, le passage qui s'est ouvert pour elle quand Dieu l'a introduite « sur cette route de lumière » où elle nous a devancés ?

Sœur Geneviève LAFON
(Décédée le 23/01/2019)

Ce soir Geneviève, nous venons avec vous auprès du Seigneur, pour relire les messages que vous nous donnez.
Beaucoup de communautés nous rejoignent, par la prière et l'affection, ne pouvant venir à cause de l'hiver et de l'éloignement, elles ont téléphoné pour connaitre le contenu de la célébration.
Vous êtes née un 25 juin 1936, dans la commune de Vitrac, famille de 5 enfants.
En mai 1958, vous rejoignez d'autres jeunes filles à Clairvaux et avec elles vous prononcez vos premiers vœux en juin 1960.
Simplement, je voudrai apporter au Seigneur, les témoignages qui demeurent dans nos cœurs : celui d'une vraie sœur de Saint Joseph.
Oui, la prière et la Parole de Dieu vous ont guidée et aidée à vivre les 3 vœux religieux prononcés le jour de votre profession.
L'étude de l'hébreu avec Madame Vidal et bien d'autres, vous aidait à mieux comprendre cette parole et à la mettre en juste place dans votre vie.
Marquée par la simplicité, votre vie professionnelle était simple. Bien que infirmière, vous avez voulu rejoindre les personnes malades en étant aide-soignante. Vous ne vouliez pas de responsabilité ou de place qui vous éloigne des « petits ».
Cette attitude d'humilité était comme le disait une sœur qui avait vécu avec vous, « naturelle… jamais de bruit… Geneviève était proche des gens qui se trouvaient sur son chemin, tout le monde l'appréciait… ».
Les communautés où vous avez vécu (Rodez, Bézier, Condom, Millau), gardent le souvenir d'une sœur très agréable, toujours souriante, disponible et attentive aux petites choses.
Par votre présence un climat serein, naturel et spirituel venait toujours aider et soutenir les membres de la communauté.
Par votre voix claire et très belle, vous aimiez louer le Seigneur au cours des offices et des eucharisties. C'est avec toute votre simplicité que vous alliez vers lui pour le prier.
La vie communautaire était pour vous importante et vous la stimuliez en rappelant et en participant aux préparations des temps de prière.

Voilà, Geneviève, cette vie habitée d'un amour vrai pour Dieu et pour les autres, nous l'apportons en action de grâce au Seigneur au cours de cette eucharistie.
Maintenant que vous avez retrouvé une grande partie de votre famille, priez pour nous tous et venez à notre aide.

Sœur Colette JONQUET
(Décédée le 29/01/2019)

C'est en cette fin de journée et de semaine que vous nous réunissez, Colette, pour nous demander de présenter votre belle vie à Dieu au cours de cette eucharistie.
Oui, Colette est née le 23 janvier 1931 à Saint André de Vezines, 1ère enfant de la famille. Ses parents lui ont donné alors le nom de Marie Louise. Toute jeune elle a connu le décès de sa maman et c'est donc l'amitié de son environnement qui lui a permis de grandir et d'affronter la vie.
Entendant l'appel du Seigneur, elle y répond en entrant à 17 ans dans la congrégation des sœurs de Saint Joseph de Millau. Elle prendra le nom de Sœur Colette prenant sainte Colette comme modèle.
Colette prononcera son premier engagement deux ans après, en août 1951

Offrir votre vie au Seigneur, c'est pour nous, communauté de la résidence - où vous nous avez rejoint il y a exactement 5 ans, puisque vous êtes entrée un 20 janvier 2014 - apporter ce regard profond avec lequel vous nous regardiez. Ces beaux yeux bleus qui disaient l'intensité de votre attention.
C'est aussi mettre entre les mains du Seigneur cette vie simple toute donnée aux enfants… les plus petits étaient les préférés. A ces repas minutieusement préparés… rien ne devait manquer, ni être loupé. Une sœur de la communauté nous disait combien vous saviez demander délicatement de l'aide afin que rien ne soit retardé.
Votre gentillesse, votre disponibilité pour tous les petits services à rendre faisaient de vous une religieuse aimée vers qui l'on pouvait toujours aller.
Etait appréciée la rectitude de vos paroles. Très discrète, vos propos aidaient efficacement l'autre.
Il me semble que vous nous avez redit par votre vie qu'accueillir le petit et le pauvre c'est accueillir ce Dieu qui vient toujours à nous et qui nous sauve. Colette merci pour ce message.
Maintenant que vous avez retrouvé une part de votre famille, nos sœurs qui vous ont aimée, pensez à nous tous et priez pour nous.

Sœur Marie Joseph FERRY
(Décédée le 26/01/2019)

Sœur Marie-Joseph, née Marguerite Ferry, a vu le jour le 17 avril 1923 à Eglisolles. Ses parents étaient cultivateurs. Aînée d'une fratrie de 9 enfants, seule fille, elle s'est occupée de ses frères.
Elle entre chez les Sœurs Catéchistes à 31 ans et fait profession en 1959.

Fidèle au charisme de la Congrégation, elle fait le catéchisme, anime la liturgie, donne un coup de main pour les soins aux malades dans divers endroits du Puy de Dôme, entre autres Vic le Comte et Ronzières.
Nommée économe de sa Congrégation, elle assumera cette fonction jusqu'à ce que les Sœurs Catéchistes rejoignent les Sœurs de St Joseph.

Courageuse, malgré une santé fragile, elle réalise pour les autres de beaux ouvrages au tricot ou au crochet.

Elle nous a quittées brusquement mardi dernier, rejoignant son frère Pierre qui l'a précédée de quelques semaines.
Au cours de cette eucharistie nous la confions à Dieu qu'elle a choisi d'aimer et de servir.

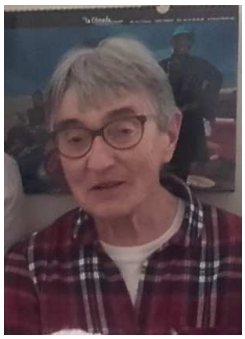
Sœur Irma ROCHER
(Décédée le 02/02/2019)

En cette fin de matinée nous voilà réunis, famille, communauté, résidents, autour de Sœur Irma Rocher.
Sœur Irma Rocher est née le 24/09/1933 à Cubières dans une famille de 3 enfants.

A 15 ans elle entend l'appel du Seigneur et rejoint la congrégation de la Doctrine Chrétienne pour découvrir la vie religieuse. Et C'est en 1950 qu'elle prononcera ses premiers vœux.
Après 3 ans d'études, elle va partager sa formation et la compétence acquise auprès d'enfants à Sumène. Quelle joie pour elle de donner tout son savoir aux petits et aux plus grands de cet école qu'elle a dirigée après quelques années de vie professionnelle.
Combien de parents aujourd'hui se rappellent encore de l'enseignement reçu mais surtout de l'attention et de l'amitié qui transpirait au travers des conseils et d'un accompagnement personnalisé.
En 2015 elle rejoint la communauté de Marvejols pour trouver calme, soins, et soutien fraternel.
Ce n'est que début janvier qu'Irma est venue rejoindre la maison Val Fleuri pour recevoir les soins qui ne pouvaient se donner à Marvejols.

Irma nous vous avons peu connue, votre état de santé ne vous permettait pas de trop parler mais voilà les messages que vous avez laissés à Marvejols.
Les sœurs de cette dernière communauté gardent dans leur cœur :
Le désir d'une vie de prière très grand… Irma était souvent à la chapelle et ne manquait jamais un temps de prière communautaire.
Elles gardent aussi la délicatesse dans vos paroles et dans vos gestes auprès de chaque personne que vous rencontriez. Cette délicatesse était-elle le fruit de vos nombreuses visites faites aux malades qui vous étaient confiés ? Etait-elle le résultat de votre souci apostolique qui vous amenait à parler souvent de Dieu, de son amour et du salut donné à chaque personne. Vous n'hésitiez pas à leur proposer le sacrement de l'Eucharistie ou celui des malades.
Au cours de vos mois de maladie, jamais la communauté ou les soignants n'ont entendu plainte, demande ou réflexion désagréable. Votre courage les a marqués, comme votre sourire permanent.
Un soignant hier matin me disait : « chaque fois que nous allions lui faire un soin ou la visiter elle nous disait toujours merci avec un beau sourire.
Irma au cours de cette eucharistie voilà ce que nous apportons au Seigneur, mais ces 68 années de vie religieuses seul Dieu sait le poids de votre vie.
Ses bras sont ouverts pour vous accueillir.
Vous qui êtes aujourd'hui dans la joie et la paix de Dieu priez pour nous tous.

Sœur Simone TEISSONNIERE
(Décédée le 07/02/2019)



Simone est née à St Jean de Maruejols, un village du Gard, le 16/09/1936. Elle a choisi très jeune la vie religieuse chez les sœurs de St Régis à Aubenas.

Envoyée à Ste Geneviève à Asnières en région parisienne où elle fut professeur de Maths Physique, elle vivait dans une communauté d'une trentaine de sœurs dans l'Institution. Elle fut envoyée ensuite en petite communauté de proximité en milieu populaire, à Courbevoie puis à Colombes, en continuant l'enseignement à Asnières, puis au Lycée Notre-Dame de Boulogne.

Le temps de la retraite venu, elle fut envoyée à Marseille, à la Bricarde, très présente dans ce quartier pendant 17 ans.

Et depuis 17 mois à Annonay, Simone avait déjà bien pris racine, toujours au service des plus démunis, engagée dans plusieurs associations : la Cimade, les restos du cœur, le soutien scolaire, l'ACO…

À propos de sa responsabilité comme supérieure de la **communauté,** Simone voyait sa place comme celle « qui a de la joie à écouter ce que l'autre a à me dire, « bousculée par son service qui « l'oblige » en avant pour qu'il ait une « certaine gueule». Elle incarnait l'humble ambition de tenir spiritualité et humanité, se considérant comme « une sœur qui essaye de l'être », à travers aussi des tâches à partager pour que la vie soit belle.
La vie en communauté était « d'être ensemble pour vivre : recevoir, donner ma vie et témoigner de Celui qui vient sans cesse et nous envoie, là. » Vigilante à garder « des temps forts pour creuser nos puits et nous faire un regard commun », elle était convaincue qu'au-delà du témoignage personnel, c'est surtout la communauté qui témoigne. Sa définition de la communauté : une communauté de femmes pour faire naître, donner vie, délier par l'accueil de ce qui est vécu par chacune, dans une confiance et « clin d'œil » à celle qui se retire. En bref : une communauté apostolique « in et out », lieu où rapporter le vécu et où on est renvoyées pour la rencontre.
Cette rencontre, elle la vivait intensément dans son quartier de la Bricarde où nous pouvions l'entendre dire, suite au meurtre de Martial : « J'ai parlé avec le frère de Bibi, Imen, Denise, Annie, Aïcha. J'ai reçu un message de soutien d'Elisabeth. Il faut essayer de parler aux dealers. Je suis bousculée, déstabilisée. Comment les aider à retrouver un sens à leur vie »

« *Le don de sa vie goutte à goutte, dans un regard, une présence, une attention, un service, un travail ; dans toutes ces choses qui font qu'un peu de la vie qui nous habite est partagée, donnée, livrée. »* (Pierre Claverie).

***

Simone faisait partie de la Cimade, une association qui travaille avec les migrants.
Elle avait déjà été membre active pendant de nombreuses années à Marseille, avant de venir à Annonay. Je ne peux pas vous dire quand elle est arrivée chez nous, il y a un an, peut-être, mais un jour Simone a été là et c'était comme si elle était avec nous depuis très longtemps avec son énergie, sa discrétion et son humanité. Elle était là pour assurer les permanences, accueillir les personnes, chercher à apporter une aide. Elle était très consciente de la moyenne d'âge très élevée des gens qui assurent l'accueil au local de la Cimade, alors elle a réussi à nous trouver une jeune femme qui fait maintenant partie de notre équipe.
L'année dernière, ensemble, nous avons préparé et assuré une intervention au Collège des Perrières. J'avais beaucoup apprécié ce travail avec elle, travail qu'elle a fait avec sensibilité et intelligence.

Simone était dotée de deux qualités essentielles : de l'amour et de l'humour. En faisant souvent le taxi pour l'emmener et la ramener pour la permanence j'ai eu souvent l'occasion de partager cette dernière qualité. Je pensais, nous pensions, avoir Simone avec nous encore un peu, avec ses forces d'humilité et de l'écoute. Cela ne devait pas se faire. Elle est arrivée et repartie comme une étoile filante. Alors avec tristesse et amour, nous disons au revoir à Simone, et nous lui gardons une place dans nos cœurs.

***

Simone tu es venue à notre rencontre en équipe ACO en toute discrétion, toute humilité, toute écoute.
Nous partagions avec toi les difficultés de nos vies quotidiennes, nos angoisses, nos peurs du moment. Tu savais nous faire partager les textes d'Evangile afin de nous redonner espoir, nous réconforter dans nos vies et notre foi.
« *Portez les fardeaux les uns des autres et vous accomplirez la loi du Christ* » Paul aux Galates.
C'est ainsi que tu as rempli ta vie. Donne-nous la force d'en faire autant.
Quelle chance d'avoir fait un bout de chemin avec toi, trop court, bien trop court, nous avions encore tellement de choses à partager.

Avec toi… Une dernière prière avant ton encriellement :

Seigneur, donne à notre pays de chercher les chemins de la justice et de la fraternité. À ceux qui exercent les plus hautes responsabilités, le courage et le discernement. À ceux qui souffrent de grandes difficultés pour vivre, de combattre sans violence. À tous de chercher les voies du bien commun, par le dialogue et le respect mutuel. Et à tous de vivre dans la confiance et le goût de l'avenir.

Ton équipe d'ACO. MERCI

Sœur Solange CHABANNES
(décédée le 16/02/2019)

Nous sommes rassemblés pour célébrer la messe d'A-Dieu à notre Soeur Solange, avec sa famille, notre communauté et celles qui sont proches. Il y a seulement quatre jours, elle était parmi nous pour partager les repas et la prière.

Évoquons son parcours :
Solange est née le 8 février 1938 au Viala de Saint Denis en Margeride (Lozère) dans une famille très croyante où un oncle et une tante l'avaient précédée dans la vie religieuse. Elle était l'ainée de quatre filles .

Après avoir commencé sa scolarité à l'école publique de son village, elle poursuit ses études primaires à l'école catholique au contact des Soeurs de la Doctrine Chrétienne auprès desquelles sa vocation s'est éveillée. Elle entre au Noviciat de cette congrégation le 1er octobre 1953. Elle y prononce ses premiers voeux le 1er octobre 1955 et s'engage définitivement le 1er octobre 1960.

Après son Noviciat, Soeur Solange poursuit ses études à Rodez. À partir de 1959, elle est enseignante dans divers collèges : collège de la Présentation à Ganges, collège Sainte Marie à Meyrueis, collège Saint Régis à Saint Alban. Ces années d'enseignement alterneront avec des temps de formation à Toulouse et à Lyon. Elles sont interrompues par de graves problèmes de santé qui nécessitent dès 1974 et en 1990, deux opérations du cœur suivies de temps de repos.
Plus tard pendant six années, Solange travaille comme responsable du service diocésain de la catéchèse à Mende et pendant quatre ans elle participe aux activités du Centre spirituel de Chamalières. Ses dernières années actives se déroulent à Clermont Ferrand auprès des plus démunis, puis à Roquebrune dans les Alpes Maritimes où elle accomplit diverses activités.

En juillet 2003, elle est accueillie dans la Communauté de la Prairie à Marvejols et quelques années plus tard à la maison Saint Régis à Aubenas.
Elle fait son entrée à l'EHPAD Saint Joseph d'Aubenas le 20 mars 2014 où elle s'intègre à la communauté des Camélias. Sa vie s'achève brusquement dans la nuit du 16 février 2019 après quelques heures d'hospitalisation.

Nous demandons au Seigneur de l'accueillir dans sa miséricorde.

Sœur Paulette BONNAUD
(Décédée le 17/02/2019)

Nous sommes réunis auprès de Sr Paulette qui vient de nous quitter. Nous partageons le chagrin de son frère Raymond, de son beau-frère Henri, de sa belle-soeur Thérèse et de toute leur famille. Par cette eucharistie, nous célébrons la Pâques du Christ et demandons au Seigneur d'accueillir Paulette dans sa Paix

Paulette est née le 21 octobre 1928 à Roustany commune de Largentière. Elle est l'ainée de la fratrie composée de Charlotte et de deux frères Marcel et Raymond. Elle va à l'école à Vinezac où enseignent des sœurs qui assurent la scolarisation des élèves jusqu'au certificat d'études.

Quelques années après avoir quitté l'école, nait en elle le désir de devenir religieuse. En 1944, courageusement elle quitte sa famille où les liens d'affection sont très forts pour entrer au Noviciat à Saint Etienne de Lugdarès. Cette année-là les Novices sont nombreuses : 19 ! Paulette s'engagera définitivement dans la vie religieuse en septembre 1952.

Timide, de santé fragile, on reconnaitrait la vie de Paulette dans ces mots cités par le Prophète Michée : « *Ce que le Seigneur attend de toi, c'est de marcher humblement avec ton Dieu .* »

Paulette a demandé que ses Obsèques soient simples, comme le fut sa vie de service : en paroisse, auprès des enfants dans les écoles, dans les cantines scolaires et autres tâches ménagères dans différentes communautés d' Ardèche Dordogne, Hérault,

Nous retranscrivons ici une prière écrite de sa main :

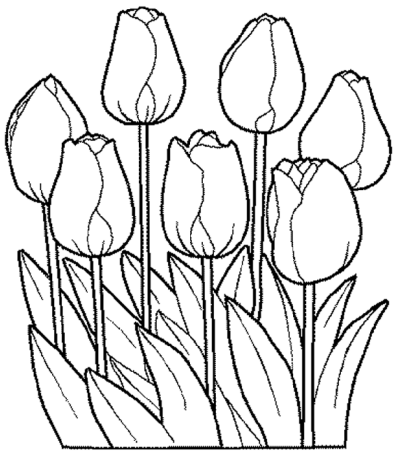
" Seigneur, fais-moi connaître la route de Galilée que Tu me traces aujourd'hui. Comme la graine jetée en terre, prend le temps de germer, aide-moi à prendre le temps de contempler à la lumière de ton amour les œuvres si grandes de ta création :

« Mon Dieu, tu es grand, Tu es beau!.... »

Aide-moi à continuer le chemin avec les autres,
jusqu'au jour où tu m'appelleras
dans Ta maison !

Avec Toi , avec Marie et avec Saint Joseph,
je te confie tous ceux que j'aime
et qui m'ont aimée,
et tous ceux que tu as rappelés de cette terre.

Que je sois heureuse pour l'éternité
dans Ton royaume de lumière et de Paix
avec tous ceux que j'ai aimés. Amen."



Résultat Mots croisés

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O
1	L	O	U	P	E	E	S	■	O	P	P	R	I	M	E
2	E	C	O	N	O	M	I	S	E	R	■	A	V	E	C
3	S	C	H	E	L	L	■	■	I	E	P	■	A	C	R
4	S	I	■	U	E	■	P	A	L	S	■	I	R	A	I
5	I	S	O	■	E	B	R	E	■	S	A	V	■	N	T
6	V	E	N	T	■	R	I	N	C	A	G	E	■	I	E
7	E	■	D	O	N	A	T	■	O	N	■	■	I	Q	■
8	E	C	O	L	E	S	■	O	M	T	■	A	M	U	H
9	S	A	I	L	■	S	O	U	P	E	■	T	P	E	A
10	■	N	E	E	■	E	N	T	A	■	P	E	R	M	■
11	A	C	M	■	A	R	E	■	G	I	V	R	E	E	S
12	C	A	E	N	■	O	S	O	N	E	■	M	C	N	A
13	I	N	N	E	S	■	■	R	E	■	U	O	I	T	■
14	E	■	T	E	R	G	A	L	■	■	L	Y	S	■	J
15	R	A	S	S	U	R	A	■	A	I	M	E	E	■	C

JACINTHE ROSE

Fraîchement, ma jacinthe rose
De son petit cœur bien serré
S'est élancée et s'est éclose.
Sous mon regard émerveillé

Son reflet pale et délicat
Se pare de simplicité
Son bouquet tourné vers le bas
Prend un air de timidité.

Elle pousse devant mes yeux
Et très souvent nous nous parlons
En vraies complices toutes deux
Tête-à-tête nous échangeons.

Tu regardes vers la lumière
Tout ton être chante la vie
Ta couleur est une prière
Jolie jacinthe épanouie.

Si je t'oublie tu me rappelles
Tu es présente en ton parfum
Je te sais là ... Tu es si belle
Oh ! ma fleur, j'ai peur pour demain.

Dans mon cœur, tu prends une place
Mais nos jours sont déjà comptés
Puisse ma pauvre vie qui passe
Comme toi, finir en beauté.

Sr Marie-Xavier TERRASSE 2006